

JOURNAL  
HELVETIQUE  
OU  
RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE  
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE ; DE TRAITES  
*d'Histoire , ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse , que des Païs Etrangers.*

DEDIÉ AU ROI.

JUIN 1744.



À NEUCHÂTEL.

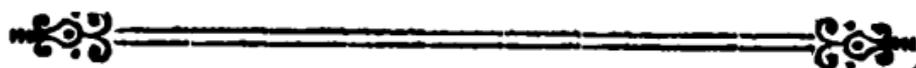
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1744





JOURNAL  
HELVETIQUE,  
DEDIE AU ROI.

JUIN 1744.



SUITE

*Des Réflexions sur la GUERRE\*.*

**O**N demande ce que l'on doit penser du Métier de Soldat. Après avoir prouvé, come on l'a fait dans le Discours précédent, qu'il y a des Guerres justes, il suit par cela même, que la Profession des Armes est légitime. Le Droit Naturel & la Religion elle même l'autorisent.

On cite ordinairement la décision de *Jean Batiste* sur ce cas de conscience. Des gens de Guerre viennent le consulter come un sage Directeur. Dans la règle de conduite qu'il leur done, il ne condamne point leur

K k 2

gca-

\* Journal Helv. Mai p. 429.

genre de vie, il ne leur dit point de mettre bas les Armes. Il leur prescrit seulement de ne faire tort à perſonne, de ſe contenter des Alimens néceſſaires & de leurs Gages.

Il ne ſerviroit à rien d'opoler que le Précurſeur du Meſſie n'avoit pas encore une Morale auſſi épurée que J. C. lui même. On ne trouve rien dans l'Evangile qui condamne formellement le Métier de Soldat. Dans le X. Chap. des *Actes des Apôtres*, Corneille le Centenier nous eſt dépeint comme un Home de bien, qui étoit très agréable à Dieu. Il ne paroît pas qu'après ſa Conversion on ait exigé de lui qu'il renonçât au Métier de la Guerre.

Si la Profeſſion des Armes eſt aſſez ſouvent un obſtacle à la pratique des Devoirs du Chriſtianiſme, come on ne peut pas en diſconvenir, il y a auſſi des Vertus, & ce ſont les plus difficiles, pour leſquelles un Home de Guerre doit avoir plus de facilité que les autres. Cette Remarque eſt du Père *Bourdaloue*. „ Un Home engagé „ dans le Métier de la Guerre, dit cet ha- „ bile Prédicateur, croit qu'il ne peut plus „ pratiquer les Vertus Chrétiennes. Ce- „ pendant il y en a, & ce ſont celles qui „ coutent le plus, pour leſquelles il doit „ avoir plus de facilité qu'un autre. Des

5, Soldats doivent devenir sans peine les  
 ,, Martirs de J. C. & de leur Religion, en se  
 2, fouvenant combien de fois ils ont été les  
 ,, Martirs de leur condition, lors que tant  
 ,, de fois dans les Combats, ils se sont  
 3, exposez à la mort pour ne rien faire  
 ,, d'indigne d'eux, & qui intéressât leur  
 ,, honneur. Ainsi leur condition leur ensei-  
 ,, gne, non seulement à avoir de la Reli-  
 ,, gion, mais à en pratiquer tout l'héroïque.  
 Une leçon si sublime semble faite pour des  
 Gens de guerre du caractère de *Cornille*  
 le Centenier, pour des Ames nobles come  
 la sienne.

Voici encore l'idée avantageuse qu'un  
 habile Moraliste de ce Pais, nous donne d'un  
 Militaire. Qu'est-ce, dit il, qu'un Soldat  
 véritablement Chrétien ? C'est un Home  
 qui pénétré d'horreur pour les injustices,  
 veut bien hazarder tout son Sang pour pro-  
 teger le droit & l'innocence contre l'avi-  
 dité de ceux qui ne consultent pour tout-  
 tes Loix qu'une Ambition démesurée. Des  
 motifs si purs doivent être soutenus de  
 beaucoup de probité. Aussi a t-on toujours  
 compté la Vertu militaire come la première,  
 & l'on a regardé de tout tems des Soldats  
 véritablement Gens de bien, come des  
 Héros, ou come des Compagnons des  
 Héros.

Voilà un portrait des Gens de Guerre qui les montre par leurs plus beaux côtés & dans le jour le plus favorable. Mais on ne sauroit dissimuler que par quelques endroits ce genre de vie ne soit fort contraire au Christianisme. Le plus frappant c'est sans contredit leurs Maximes sur le point d'honneur, qui sont diamétralement opposées à celles de l'Évangile. Bien loin d'admettre la Morale de J. C. sur le pardon des injures, ils prétendent qu'ils ne sauroient se dispenser de se battre en Duel pour la plus légère offense. Ils foulent aux pieds tous les Préceptes de notre Maître sur la vengeance. Lors même qu'ils sont de Sang froid, ils les combattent & font profession de ne les pas suivre. Il y va de leur honneur, & même de la perte de leur Emploi, s'ils ne lavent pas un affront dans le Sang de leur Ennemi. On a traité cette matière dans ce Journal\*. On a répondu sur tout à ce qu'ils disent qu'ils ne pourroient plus servir, s'ils ne tiroient pas raison d'une insulte. „ Si l'on demande comment un Officier doit regarder cette situation délicate, „ la réponse est, que s'il est bien rempli „ des principes de sa Religion, il doit se „ dire qu'il se trouve dans le cas de per- „ sécution où un Chrétien doit tout abandonner

\* Journ. Helvétique. Février & Avril 1740.

„ doner pour l'Evangile. On fait qu'outre  
 „ le Martire des Dogmes, il y a auffi le  
 „ Martire de la Morale, qui demande bien  
 „ autant de vertu & de courage que l'au-  
 „ tre, & auquel nous somes également  
 „ apellez. L'obligation de souffrir pour les  
 „ Loix de l'Evangile est indispensable. On  
 „ renonce donc véritablement à la Religion  
 „ quand on fuit des Maximes contraires à  
 „ celles de J. C. & fur tout quand on les  
 „ apuie & qu'on les fait valoir dans tou-  
 „ tes les ocasions. C'est là une véritable  
 „ Apostasie; c'est là *avoir honte de J. C. &  
 „ de son Evangile* \*. J'ai voulu rapporter ce  
 Morceau, afin qu'on le compare avec le  
 Passage du P. Bourdaloue, où il dit que les  
 Gens de guerre ont une grande facilité à se  
 sacrifier, & à devenir les Martirs de la Re-  
 ligion. C'est ce qui ne paroît pas, au moins  
 sur cette seconde branche du Martire.

On doit cependant remarquer à la déchar-  
 ge du Métier de la Guerre, que ces Ma-  
 ximes du point d'honneur ne font pas né-  
 cessairement atachées à la Profession des Ar-  
 mes. Les Soldats Grecs & les Romains  
 n'ont rien pratiqué de semblable. „ Les  
 „ Romains, tout belliqueux qu'ils étoient,  
 „ n'ont jamais sù ce que c'étoit que le *Duel*.  
 „ Leurs Officiers se piquoient pourtant de

\* Pag. 324.

## SIG JOURNAL HELVETIQUE

», bravoure, & ne l'auroient pas cédé à  
», ceux d'aujourd'hui. On ne peut pas dou-  
», ter non plus qu'ils ne vissent naitre fré-  
», quemment des querelles dans leurs Ar-  
», mées. Cependant on ne voit point qu'ils  
», se batissent pour quelque prétendu affront.  
», Au contraire ces Maitres du Monde inf-  
», piroient avec soin à leurs Enfants le mé-  
», pris des injures. Ils leur faisoient regar-  
», der de bonne heure, le desir de la ven-  
», geance come une foiblesse & un défaut  
», de courage\*. Il étoit réservé aux Soldats  
Chrétiens d'établir cette funeste Jurispruden-  
ce. Ils l'avoient aprise à l'Ecole des Lom-  
bards. On sait qu'elle vient originaiement des  
Peuples du Nord, qui dans le V. Siècle, l'a-  
portèrent avec leur férocité & leur ignorance.

Il y a d'autres désordres qui sont des  
suites plus immédiates du Métier de la Guer-  
re. On a remarqué que », ceux qui suivent  
», la profession des Armes ont pour la plû-  
», part le cœur porté au libertinage. La  
», Guerre, sur tout à l'égard des simples  
», Soldats, est la ressource ordinaire des dé-  
», bauchez, des fainéans, & de ceux que  
», la pauvreté & la misère acable. Comment  
», vit-on dans cette Profession? Excepté  
», certains désordres que la Discipline mili-  
», taire ne souffre pas, tout y est à peu près  
», permis. Passer sa vie dans l'oïsveté &  
dans

\* Journ. Helvét. Février 1740 p. 101.

„ dans le jeu font les moindres défauts  
 „ des Gens de guerre. Parmi eux l'impu-  
 „ reté n'est pas une chose dont on se fasse  
 „ beaucoup de scrupule. Ils ne s'en font  
 „ guère plus de l'injustice. Cet article ne  
 „ regarde pas seulement le simple Soldat.  
 „ C'est une chose connue que d'ordinaire  
 „ les Officiers ne font bien leurs affaires  
 „ qu'aux dépens des Subalternes. Les Gens  
 „ de guerre se croient tout permis, parce  
 „ qu'ils exposent leur vie pour le Prince. Ils  
 „ se font ordinairement un droit de ruiner  
 „ les Particuliers, parce qu'ils sont armez  
 „ pour la conservation de l'Etat. Ainsi sans  
 „ parler encore des Guerres injustes où  
 „ l'on se trouve engagé, on peut dire qu'à  
 „ plusieurs égards le Métier des Armes est  
 „ l'Ecole de Vices.

Il faut convenir que c'est le genre de Vie  
 le plus exposé aux tentations, & à des ten-  
 tations fortes & dangereuses. On y a sans  
 contredit des occasions bien plus fréquentes  
 de violer son devoir. La Vie Militaire est  
 celle qui donne aux Passions le plus de faci-  
 lité de jouer leur jeu.

L'Auteur célèbre de ce País que nous  
 avons déjà cité, après avoir montré en beau  
 le Métier de Soldat, conclut de cette ma-  
 nière. „ Voilà ce qui devrait être : Mais  
 „ venons à ce qui se fait. Qu'est-ce qu'un  
 „ Sol-

„ Soldat ? C'est un Home qui vend son  
 „ Courage, son Sang & son Bras pour fra-  
 „ per en aveugle, là où on lui ordonera ;  
 „ ou c'est un Home qui se vend, qui se  
 „ loue pour se mettre à la tête d'une trou-  
 „ pe de brutaux, & pour les conduire au  
 „ carnage. Et dans quelle vue se vend-il  
 „ si indignement ? Il se promet que mon-  
 „ tant de degré en degré, il parviendra à  
 „ des Emplois qui le mettront en état de  
 „ perdre beaucoup d'argent au Jeu, d'avoir  
 „ une bone Table, & de briller par ses  
 „ Habits & par ses Equipages.

Voila à peu près ce que l'on peut dire  
 en bien & en mal du Métier de Soldat.  
 On voit assez présentement les écueils que  
 les Gens de Guerre doivent éviter, pour  
 pouvoir exercer cette Profession d'une ma-  
 nière qui n'intéresse pas la conscience.

Mais l'article le plus délicat & le plus  
 important, c'est de voir si avant que de ser-  
 vir dans une Guerre, on ne doit pas exa-  
 miner si elle est juste ou non. Nous avons  
 déjà traité cette Question par rapport au Prin-  
 ce qui déclare la Guerre, il s'agit présente-  
 ment d'en dire quelque chose par rapport  
 aux Troupes qui combattent pour lui. La  
 nature de la Cause que l'on défend ne peut  
 qu'intéresser beaucoup la Conscience.

Cette discussion ne regarde pas propre-  
 ment

ment les Sujets naturels d'un Prince. Je fais bien qu'il y a des Auteurs qui ont décidé que l'on ne doit jamais appuyer les prétentions du Souverain, que l'on ne soit bien assuré auparavant qu'elles sont légitimes. Mais on ne peut que les regarder comme des Casuistes trop rigides. Ces Maximes sont très belles dans la spéculation & à peu près impossibles dans la pratique. Le Prince en déclarant la Guerre à un des Voisins, publie ordinairement un Manifeste, qui quand même il seroit mal fondé, ne laisse pas d'être captieux & éblouissant. En entreprenant une Guerre, on a des motifs secrets qu'on se garde bien de laisser pénétrer. La véritable cause en est le plus souvent inconnue & cachée. Le Soldat ne peut former là dessus, que de très foibles soupçons. J'avoüe que si le Gouvernement étoit tel que le Prince fut obligé de consulter le Peuple avant que de comencer une Guerre, & que ce Peuple fut pleinement convaincu de l'injustice de ce dessein, il devroit refuser son consentement. Mais les choses ne sont guères sur ce pié là. Pour l'ordinaire un Sujet est obligé d'obéir quand il est commandé. Il se voit forcé de prendre les Armes, ce qu'on ne laisse point à son choix. Quand il regarderoit la Guerre où on l'engage comme ruineuse à l'Etat, comme d'une  
in-

injustice des plus palpables, c'est assez inutilement que la Conscience reclameroit dans cette occasion. Il n'est pas le Maître de se dispenser de marcher. Aussi St. *Augustin*, quoi qu'assez sévère en matière de Morale, a décidé qu'on pouvoit suivre son Prince, dans une Guerre même injuste, & que tous les maux qu'elle entraîne doivent lui être imputez à lui seul. Si l'ambition rend un Roi criminel, l'obéissance disculpe le Soldat \*.

La Question regarde donc proprement ceux qui étant libres vont servir un Prince étranger. Il y a des gens qui frapés des horreurs de la Guerre & du danger de favoriser des prétensions injustes, croient que le plus sûr seroit de se faire scrupule d'entrer jamais au service d'un Souverain dont la Nature ne nous a point rendu dépendans. Un habile Philosophe, qui a traité cette Question, mais incidemment, les tourne en ridicule avec beaucoup d'esprit.

„ Défendre sa Patrie, disent-ils, cela  
 „ est beau & digne de l'Homme; s'exposer  
 „ pour le Service des autres, cela est témé-  
 „ raire, & même barbare. Ils se font d'a-  
 „ bord fête de cette distinction avec quel-  
 „ ques Femmes toujours affligées de voir  
 „ partir leurs Amans, leurs Maris, & gé-  
 „ nera-

\* Contr. Faust. Liv. H. Ch. 74.

5, généralement les perſones en qui elles pren-  
 6, nent intérêt , mais bien aiſes pourtant de  
 7, penſer que ſi on les ataque , elles auront  
 8, des Défenſeurs. On répète enſuite la mê-  
 9, me diſtinction , & à force de la répéter,  
 10, on la croit fort ſolide. Cependant rien  
 11, n'eſt plus frivole , car lors qu'un but eſt  
 12, juſte , les moïens abſolument néceſſaires  
 13, pour y parvenir , ſont légitimes. Or le  
 14, moïen que la Patrie ſe défende , ſi elle  
 15, n'a pas des Officiers & des Soldats ex-  
 16, périmentez ? Et comment en aura t elle ſi  
 17, les Homes qui la compoſent doivent aten-  
 18, dre que leur Patrie ſoit en Guerre pour  
 19, en apprendre le Métier ? D'ailleurs le plus  
 20, foible deviendra toujours la Victime &  
 21, le partage du plus fort , ſ'il ne peut ja-  
 22, mais être aidé du ſecours de ſes Voi-  
 23, ſins.

Pour rendre encore plus légitime le Ser-  
 vice chez un Prince étranger , on peut ſu-  
 poſer non ſeulement le conſentement de  
 nôtre Souverain , mais encore que c'eſt lui  
 qui fournit des Troupes à ce Prince en qua-  
 lité de ſon Allié. Cela ſe fait ordinairement  
 ſous de certaines conditions , les unes ſous-  
 entendues , & les autres exprimées formelle-  
 ment dans la Capitulation. La première de  
 celles qui ſont ſous-entendues , c'eſt que  
 les Soldats ne ſeront jamais employez con-

tre leur propre Païs, & qu'ils y reviendront quand leur Patrie seroit en danger & qu'on auroit besoin d'eux pour la défendre. Les conditions exprimées, sont, par exemple, que ces Troupes seront proprement employées à la défensive du Roïaume, qu'elles ne passeront pas une certaine Rivière &c.

On ne peut guère entrer dans un plus grand détail Il n'est pas possible de stipuler, par exemple, que les Troupes que l'on fournit ne seront employées que dans une Guerre juste. On sent trop les inconvéniens d'une semblable discussion.

Mais on demande ce que doit faire le Particulier prêt à s'enrôler dans le service d'un Prince étranger, dont la Cause lui paroît des plus suspectes. *Pufendorf* décide que ce qui est innocent pour un Sujet qui doute de la justice de la Guerre où son Prince l'emploie, devient criminel pour un Etranger, qui est libre de ne point s'engager, avant que de s'être assuré de la justice des Causes qu'il défendra. L'obligation qui disculpe le Sujet n'excuse point l'Etranger.

Mais des Auteurs qui entendent aussi très bien le Droit naturel, & qui ont traité cette matière, ne poussent pas le scrupule aussi loin. Ils établissent que les Etrangers

en s'enrôlant par la permission de leur Souverain naturel, *deviennent Sujets de l'Etat qu'ils s'engagent de servir, dans ce qui regarde la Guerre, & qu'ils sont à peu près dans le même cas que ceux que leur naissance a assujettis à ce Prince.* Sans me charger d'examiner ce principe, je remarquerai seulement ici, que de conséquence en conséquence il peut mener fort loin. En voici une, par exemple, qui doit faire de la peine.

On demande, comment ces Troupes étrangères doivent se conduire, quand elles sont comandées pour une expédition dont le but principal est d'afoiblir la Religion que professent ces Etrangers; lors qu'il s'agit, par exemple, de détrôner un Prince Protestant pour mettre à sa place un Prince Catholique Romain? Que doivent faire des Régimens qui servent come Alliez, & dont la plûpart des Officiers & des Soldats professent la Religion Réformée? Je laisse aux Experts à traiter cette matière régulièrement & en Jurisconsultes. Pour moi, je vai hazarder ce que le simple bon sens semble d'abord dicter là dessus. Pour juger de ce cas sans prévention & sans esprit de parti, figurons nous que quelque Prince du Nord, un *Gustave Adolphe*, par exemple, Roi de Suède, ou un *Charles XII.* enfilez de leurs Victoires & pleins de

de zèle pour leur Religion, eussent tourné leurs Armes du côté de l'Italie, eussent médité la conquête de Rome, & projeté d'en chasser le Souverain Pontife. Voilà un de ces Conquérens en marche pour cette expédition; & il a dans son Armée quelques Régimens Catholiques Rom. sur le pié d'Alliez, qu'il veut qui le suivent. On voit assez que leur honneur, mais sur tout leur Conscience ne permettent pas qu'ils servent dans cette occasion. Pourroient-ils sans sentir de vifs remors, prêter leur ministère pour expulser le Chef de leur Religion, & pour introduire dans le centre de la Catholicité, un Culte qu'ils regardent come une hérésie dangereuse? S'ils refusoient donc d'obéir dans cette occasion, on ne sauroit le trouver mauvais. Le Conquérant lui même devoit les en estimer d'avantage s'ils lui répondoient en mettant bas les Armes, *qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux Hommes.*

Cette supposition pourra paroître un peu forcée à bien des Lecteurs, mais elle n'est pas inutile ici. Toute chimérique qu'elle est, elle nous conduit à cette conclusion, que des Soldats Protestans doivent avoir des scrupules à peu près semblables, lors qu'on les comande pour expulser un Prince de leur Religion, qui s'en déclare

le Protecteur, & qu'on a projeté de le remplacer par un Elève de la Cour de Rome. Ce dernier cas n'est point imaginaire come le premier. On fait que des Troupes Protestantes se sont vuës dans cette perplexité. A moins donc d'avoir deux poids & deux mesures, il faut prononcer que les Protestans doivent se faire la même peine de favoriser la Religion de Rome, que des Catholiques de la combatre.

On sent bien qu'une semblable situation est des plus embarrassantes. Que feront des Troupes Etrangères comandées pour une semblable Expedition? Les Officiers répondront ils qu'ils ne peuvent point agir qu'ils n'aient les Ordres de leur Souverain là dessus? Mais on ne done pas le tems de les consulter. Cet expédient est absolument impraticable. Il s'agit de marcher aussi tôt qu'on est comandé. D'ailleurs on ne communique pas le projet à ces Etrangers. On ne leur dit point où on les mène, & ils n'ont que des présomtions. Il ne reste guère que la voie de la Protestation, foible ressource dans une conjoncture aussi délicate. Il seroit à souhaiter que des Auteurs bien au fait de ces matieres, nous aprissent comment l'on doit agir dans une semblable perplexité.

Un Officier qui se voit dans une situation

aussi délicate a lieu de se demander à lui même s'il ne s'est point engagé trop légèrement dans un Service où il se voit come forcé à agir contre son honneur & sa conscience ?

D'hâbles Jurisconsultes ont examiné cette Question, *S'il est permis d'entrer ainsi avec un Prince étranger dans des engagements, par lesquels devenus aussi dépendans que ses Sujets, ils se trouvent exposez à être les instrumens de son ambition injuste ?* Il y en a qui paroissent avoir bien étudié cette matière, & qui concluent pour l'affirmative. Je me garderai bien de me mesurer avec de semblables Athlètes. Je ferai seulement cette Remarque; c'est que ceux qui décident ainsi n'en sont venus-là qu'après une longue enchainure de propositions, qui semblent toutes dépendantes les unes des autres. Mais on a observé il y a long-tems, que dans cette suite de raisouemens qui paroissent bien liez, quelque sophisme peut s'y glisser aisément. Toutes ces conséquences ne naissent pas toûjours bien naturellement, & il ne faut qu'un seul mauvais chaînon dans une longue chaine pour lui ôter toute sa force. Dès là tout ce qu'elle soutient est sujet à être renversé. Sans m'embarasser donc de cette longue file de raisouemens, qui semblent conduire à cette conclusion, il me pa-

paroit qu'en propofant la Queftion d'une manière détachée, on eft tenté de prononcer auffi-tôt qu'il y a de la témérité, pour ne rien dire de plus, à des gens qui louent ainfi leurs Bras pour devenir les Exécuteurs des Volontés les plus injuftes des Princes.

Voici une comparaifon qui aidera à qualifier une Capitulation de cette nature. Figurons nous un Homme fort riche, mais qui a en même tems beaucoup d'affaires épineufes, & fur tout des Procès. Il lui faut un habile Avocat, principalement pour toutes fes Procédures. Il en trouve un tel qu'il peut le fouhaiter. Avant de l'employer, il fait fon Traité avec lui. Il lui promet une forte penfion, mais fous cette condition, qu'il lui fera tout dévoué, & qu'il plaidera toutes les Caufes dont ce Particulier trouvera à propos de le charger, foit qu'elles paroiffent juftes ou injuftes. La feule exception que fait l'Avocat, c'eft qu'au moins, il ne fera pas obligé de plaider jamais contre fa propre Famille, au cas qu'on voulut faire valoir contr'elle quelques prétentions. Voilà le feul cas réfervé. Que diroit-on d'un Avocat qui prendroit un femblable engagement? Il feroit regardé comme un Homme fans honneur & fans confcience. Il me femble qu'il n'y a pas beau-

coup de différence entre un Militaire qui vend son Epée & son Bras à un Prince étranger pour favoriser toutes ses vues ambitieuses, & un Avocat qui vend sa Plume & sa Langue à ce riche Particulier. La disparité consiste principalement en ce que nous sommes un peu plus acoutumés à voir l'un que l'autre.

Cela me conduit à une seconde Remarque. Supposons que l'usage de louer des Troupes pour de l'argent, & sans s'embarasser de leur destination, sur tout d'en louer à différens Princes qui peuvent être en Guerre les uns contre les autres; supposons que cet usage cessât pendant un Siècle, la Postérité auroit peine à croire qu'il y ait eu des Etats qui eussent fait ce commerce. On diroit alors avec un Poète moderne,

Quel horrible Métier  
Que de vendre son Sang à qui veut le paier !

On en jugeroit à peu près come en jugeoit autrefois Zvingle. Le célèbre Historien de Thou nous apprend que ce Réformateur regardoit come quelque chose de fort odieux cette espèce de trafic militaire, & qu'il avoit souvent répété aux Cantons Evangeliques, que rien n'est plus criminel aux yeux de Dieu, que de vendre leur  
Sang

Sang à des Princes Etrangers , come ils faisoient\*.

Il est vrai que d'habiles Jurisconsultes croient qu'on peut répondre aux raisonnemens qu'emploïoit ce Théologien, & qui déterminèrent le Canton de Zurich à ne point fournir de Troupes pour de l'argent. On justifie encore cette pratique par des raisons tirées de la Politique.

„ Les intérêts de la République des  
 „ Suisses, dit-on, soit par raport au dedans,  
 „ soit par raport au dehors, les engagent  
 „ à doner des Troupes aux autres Etats.  
 „ On n'a qu'à voir la constitution du  
 „ Corps Helvétique, & les moiens de  
 „ subsister que les Habitans peuvent avoir.  
 „ Les Suisses sont réduits à la nécessité de  
 „ décharger leur Pais trop peuplé pour  
 „ son étendue; d'envoïer leurs jeunes gens  
 „ aprendre le Métier de la Guerre chez  
 „ les Etrangers, afin qu'ils soient en état  
 „ de défendre leur Patrie dans le besoin,  
 „ & enfin de se faire des Amis & des  
 „ Alliez par le moiens de leurs Troupes.

La nécessité d'apprendre le Métier de la Guerre chez les Etrangers pour pouvoir défendre son propre Pais, en cas qu'il fut ataqué est une forte raison. Aussi l'avois-je déjà aléguée. Cependant il y a des Auteurs

L I 3

qui

\* De Thou, Tom. I. p. 505.

qui prétendent que l'on pourroit se former à la Profession des Armes, sans se livrer ainsi à l'ambition & aux projets injustes de quelque Conqué rant. Il faudroit, disent-ils, servir simplement sur le pié de Volontaires ; mais outre que c'est une idée un peu chimérique que de se figurer un certain nombre de Citoïens zèlez qui iront servir à leurs propres dépens, pour être en état un jour de repousser un Ennemi qui en voudroit à la liberté de leurs Compatriotes, l'Abé de St. Réal dans son excellent Discours *sur la Valeur*, a fait une Remarque qui ne favorise point cet expédient. „ On „ ne sauroit, dit-il, s'exposer à la Mort „ sans crime, à moins d'y être obligé personnellement. Delà vient que les Volontaires ont toujours été regardez par les „ sages Généraux, come un abus, & par „ les bons Politiques come d'honêtes Assassins, qui ataquent, à la vérité, à force „ ouverte les Ennemis de l'Etat, mais qui „ n'ont aucun titre pour cela.

Je ne saurois me résoudre à finir sans transcrire ici le témoignage avantageux qu'un Auteur moderne vient de rendre aux Suisses. „ Les Républiques Helvétiques, dit-il, exciteroient l'admiration des anciens Philosophes, s'ils revenoient au Monde. „ Malgré l'austérité qui couvre leur extérieur, „ rieur,

„ rieur, les Suiffes ont excellé dans ce qui  
 „ fait l'effence des Républiques, c'est à  
 „ dire dans la confervation de leur liberté,  
 „ fans rien entreprendre fur celle des au-  
 „ tres. La bone foi, la candeur, l'amour  
 „ du travail, cette Aliance avec toutes les  
 „ Nations, qui est unique dans l'Histoire,  
 „ la force & le courage entretenus au mi-  
 „ lieu de cette Paix profonde qui unit ces  
 „ Républiques, malgré la différence de  
 „ Religion; tous ces traits seroient recueil-  
 „ lis avec foins par *Platon*, *Xénophon* & tous  
 „ les honêtes gens de l'Antiquité\*.

La seule conclusion que je voudrois ti-  
 rer de toutes ces Réflexions, que j'ai em-  
 pruntées de différens Auteurs, c'est qu'en-  
 core que la Guerre soit un Métier légiti-  
 me, on ne sauroit s'empêcher d'être fur-  
 pris de ce que tant de gens choisissent au-  
 jourd'hui ce genre de vie, sur tout dans des  
 Pais libres. Il faut dans une République que  
 quelques Particuliers aillent apprendre la Pro-  
 fession des Armes pour être en état de dé-  
 fendre un jour leur Patrie, si elle étoit ata-  
 quée. On ne sauroit en disconvenir. Mais  
 on ne sauroit voir sans regret que la plû-  
 part des Fils de famille prennent aujourd'hui  
 ce parti. On diroit que c'est là une mala-

L. I. 4.

die

\* Essai sur le Génie & le Caractère des Nations. Bru-  
 xelles 1743. Tom. II. p. 166.

die qui menace nos meilleures Maisons dont une grande partie peut-être éteinte par là. Il ne faut pas être un profond Politique pour sentir le mal qui en résulte à l'Etat.

Quest ce donc qui détermine un si grand nombre de jeunes gens à prendre ce parti violent? Le dégoût de la Maison paternelle, quelquefois dérangée ou plutôt abimée par le Luxe, l'aversion pour les autres Professions qui obligent à mener une vie réglée, ou l'ambition de s'élever à des Emplois considérables. Écoutez là dessus un Auteur qui conoissoit bien le Cœur humain.

„ Qu'est ce qui portè tant de gens, dit-il,  
 „ à suivre la Profession des Armes, dans  
 „ laquelle il faut par nécessité s'exposer à  
 „ tant de hazards & souffrir tant de fatigues?  
 „ Est ce le desir de servir leur Prince, leur  
 „ Pais? Ils n'en ont pas souvent la moindre  
 „ pensée. C'est l'impuissance de mener  
 „ une vie réglée. C'est la fuite du travail  
 „ où leur condition les engage. C'est l'aimout  
 „ mout de ce qu'il y a de licentieux dans  
 „ la vie des Soldats.\*

Ce sont quelquefois des motifs beaucoup plus minces. Tel jeune Home qui embrasse le parti des Armes, n'envisage d'abord qu'un habit un peu plus riche que lui procure ce changement d'état, & le plumet qu'il

\* Nicole, Essais de Morale T. I. Chap. IV.

qu'il pourra arborer sur le chapeau. Mais qu'il paiera chèrement cette nouvelle décoration ! Il faudroit que quelque personne sage & expérimentée, come quelque vieux Officier, lui fit sentir la légèreté de sa conduite; qu'il lui représentat ce que c'est dans le fonds que ce Métier dont il n'envifage que l'écorce, qu'il lui décrivit les fatigues & les dangers de la Guerre dont sa jeunesse & son peu d'expérience l'empêchent de se faire une juste idée; qu'il lui dépeignit bien les pénibles travaux de ce rude Métier; marches fatigantes, ponctualité excessive, difette souvent extrême, rigueur des Saisons, chagrins, inquiétudes, deboires fréquens, mauvaise humeur des Comaudans &c. ; que s'il a le bonheur d'échaper à tous les périls de la Guerre, & de revenir dans sa Patrie, ce sera après avoir mangé son bien; que n'ayant point cultivé son Esprit quand il le faloit, il ne sera propre à rien dans la Société, & il vivra dans une oisiveté où il sera à charge à lui même.



# AVANTAGES

*De la MÉDIOCRITÉ*

**O**N a vû dans ce Journal plusieurs Discours contre le *Luxe*. On ne peut que louer le zèle des Auteurs qui les ont fournis. Cependant la meilleure méthode n'est pas d'ataquer ainsi directement ces sortes de défauts, & de les heurter de front. Peut-être seroit-il mieux de le faire d'une manière plus détournée.

Si j'aurois été consulté, j'aurois été d'avis de préparer un peu les Esprits. Je crois, par exemple, qu'il n'auroit pas été mal de commencer par essayer de nous guérir de nôtre estime excessive des Richesses; par l'éloge de la Frugalité, ou par les avantages de la Médiocrité. Quand on s'y prend de cette manière, on trouve moins de résistance dans ceux que l'on veut gagner. En combattant trop ouvertement leur inclination favorite, on les met sur la défensive. La seconde méthode les ménageant d'avantage, semble promettre chez eux un peu plus de docilité. Je vais donc essayer de montrer aujourd'hui par où je crois qu'il  
au.

auroit falû débiter, pour modérer le grand entêtement que l'on a pour le Faſte. Je vais tâcher de faire ſentir les avantages d'une Fortune médiocre. J'eſſaierai de prouver que le bonheur ſe trouve plutôt dans cette ſituation que dans aucune autre. Si je ne réuſſis pas à perſuader beaucoup de gens, je me confirmerai au moins moi même, & je m'aſſermerai dans ces ſages Maximes.

Mais avant que de prouver que la Médiocrité peut nous rendre heureux, il faut auparavant ſe faire des idées ſaines du Bonheur. Ce n'eſt pas ſur les jugemens ordinaires des Hommes que nous devons nous régler. Il faut, come diſent les Philoſophes, rectifier l'opinion, ſe défaire du préjugé que l'on a ordinairement dans le Monde en faveur des Richèſſes. Le comun des Hommes les admire. On eſt dans l'extaſe quand on parle de quelqu'un qui a ſû faire une grande Fortune. On peut dire que nous n'avons les oreilles batües que du bonheur des Riches. On ſe récrie continuellement ſur leur félicité. Mais ce n'eſt pas ſur ce ton exagéré que les Gens ſages doivent régler leur jugement & leur conduite. Dans une affaire de cette importance, ils ne doivent pas ſe laiſſer ſeduire par de ſemblables préventions.

Afin

Afin que le sentiment d'un bonheur raisonnable & bien entendu, puisse entrer dans l'Ame, il faut donc nécessairement se guérir auparavant de ses préjugés & de ses fausses opinions; *il faut nétoier la place*, dit un habile Philosophe. Le gros des Homes poussez par une impétuosité aveugle, attirez par des Objets qu'ils ne voient qu'au travers de mille nûages, prennent continuellement le change sur cette matière. Mais si nous voulons nous faire une idée juste du Bonheur, ne nous laissons pas éblouir par des dehors imposans. Les aparences ne doivent tromper que le Vulgaire ignorant

Une erreur très comune sur cette matière, & dont il faut aussi tacher de guérir les Homes, c'est qu'ils cherchent plus à paroître heureux aux yeux des autres, qu'à l'être éfectivement. S'il n'y avoit pas des Gens qui enviaissent nôtre abondance, elle nous toucheroit peu. Les Homes ambitieux sur tout de faire croire qu'ils sont heureux. Plus ocupez à le paroître qu'à le devenir en éfet, ils recherchent, ils embrassent les choses comunément enviées, & négligent celles auxquelles le bonheur est attaché d'une manière secrette.

Voici quelques autres Maximes du Philosophe, que j'ai déjà cité. Ne faisons pas  
 entrer

entrer tant de choses dans l'idée que nous nous faisons du bonheur. Une félicité si complète n'est pas faite pour cette vie. Aspirons sur tout à être tranquilles. Etre tranquille & être content de sa condition, est à peu près la même chose; & le point essentiel pour être heureux, c'est d'être satisfait de son sort. La tranquillité est l'article le plus important du bonheur dont on peut jouir dans ce Monde. Le *Spectateur Anglois* dit fort sagement, *qu'il faut apprendre aux Hommes à être tranquilles, & que c'est trop entreprendre que de vouloir aspirer sur la Terre à un plus haut degré de Bonheur.* \* „ La mesure du Bonheur, dit encore *St. Evremont*, doit se prendre de celle des passions. „ Celui qui aura le moins de desirs, d'espérances, & de ces autres sortes d'agitations d'esprit, fera sans doute le plus content & par conséquent le plus heureux.

Cependant ce seroit donner une idée assez imparfaite du bonheur, que de le faire consister dans une simple privation, dans une exemption de soucis & de peines. On ne persuadera jamais aux hommes qu'ils sont heureux, à moins qu'ils ne jouissent de quelque plaisir; mais il est important de s'entendre là dessus. La Sagesse veut que nous

\* Le Spectateur, Tom. II. p. 404.

nous nous en tenions aux plaisirs simples. Quoi que l'on en dise, la tranquillité de la vie doit tenir le premier rang dans cette Classe de plaisirs; & ce n'est point là un plaisir imaginaire. Il est vrai qu'il dépend d'un certain tour d'esprit, d'une certaine manière de penser; mais il n'en est pas moins réel pour cela.

Parmi les plaisirs simples, on doit encore compter la conversation, la lecture, la promenade, & quelques autres de cette espèce. Cette sorte de plaisirs sont ceux que l'on doit rechercher principalement. Il est vrai que ceux qui sont acoutumez à des plaisirs plus vifs & plus recherchés, traiteront ceux-ci d'insipides. Mais ne nous en rapportons pas à leur goût. Ces plaisirs que nous venons d'indiquer toucheront toujours assez vivement les personnes sages & modérées. Les plaisirs vifs, les joies éclatantes que procurent les passions, n'ont par manière de dire, que des instans. Ils s'évanouissent aussi-tôt, & l'on ne se les procure qu'à grands fraix. Les plaisirs simples content peu, & ils durent beaucoup plus long-tems. Nous ne sommes guère exposez à les perdre.

Voilà des préliminaires un peu longs, mais qui étoient absolument nécessaires, pour pouvoir prouver ce que je me suis pro-

proposé , qu'il faut plutôt chercher le bonheur dans une situation médiocre , que dans l'élevation , ou dans l'opulence.

On voit assez qu'en plaçant un Home dans une Fortune médiocre , nous supposons qu'il a les choses nécessaires à la vie. En se suposant réglé dans ses desirs , come il le doit être , il a dequoi rémédier à tous ses besoins , & quelque chose au delà. Voici ce que Ciceron fait dire à un Home dans cette situation : *Je vivrai doucement de mon petit Revenu , & j'en aurai de reste au bout de l'An , pourvu que je puisse m'empêcher d'avoir des desirs & des passions qui soient de dépense \**. SALOMON , dans le Livre des Proverbes \*\*, nous dit , que dans la Maison d'un Home sage , on trouve les provisions nécessaires ; qu'en se refusant les choses superflües , il a toujours ce qu'il peut raisonablement souhaiter , qu'il fait ménager son bien à propos , pendant que ceux qui sont plus riches que lui , mais qui ne savent pas se régler , dissipent leur Patrimoine , & manquent souvent de bien des choses essentielles.

Cette

\* *Ex meo tenui veſtigali , detraſtis ſumptibus cupiditatis , aliquid etiam redundabit.*

\*\* *Prov. XXI. 20.*

Cette Oeconomie ne va pas jusqu'à se priver de ce qui peut rendre la vie douce & aisée. Pour être heurieux, il faut avoir non seulement les choses nécessaires à la vie, mais encore certaines comoditez raisonnables dont on ne peut guère se passer; on les trouve aussi dans une Fortune médiocre. Par un abus de langage, on aime à confondre dans le Monde le comode avec le fastueux. Pour couvrir nôtre goût pour le Luxe, nous lui donons simplement le nom de propreté & de comodité. Mais l'une & l'autre ne demandent que des choses assez communes & de peu de valeur, au lieu que le Luxe veut beaucoup de dépense. Ce qu'il y a de plus simple & de moins recherché est ordinairement le plus comode. Nous persuadera-t-on que l'on dorme mieux dans une Chambre dorée, ou dans un Lit de velours brodé d'or, que dans un Appartement tapissé fort simplement, & dans un Lit de Serge? Je demande encore si dans ces Bâtimens de la nouvelle Architecture, on est moins exposé aux injures de l'air, que dans la manière de bâtir bourgeoise? Qui ne voit au contraire que ces Fenêtres si exhaussées sont fort propres à nous exposer au froid & même à la chaleur en Été? Il faut des précautions infinies pour se garantir de l'un & de l'autre dans

dans ces Edifices où l'on a voulu étaler cet air de grandeur.

Je me rapelle d'avoir lû autrefois dans les *Entretiens des Ombres dans les Champs Elifées*, une Réflexion qui pourra trouver ici sa place. „ Il semble, dit cet Auteur, „ que l'Home soit fâché de ce que la Na- „ ture a limité ses véritables besoins à si „ peu de chose. Il fait tout ce qu'il peut „ pour en multiplier le nombre. La Na- „ ture nous avertit par la lassitude de l'é- „ puisement de nos forces, elle nous in- „ vite à les réparer par le repos. Il faut „ donc un Siège, ou même un Lit pour „ se reposer. Voila ce que demande la „ Nature. La Vanité grossit le tribut. Elle „ veut que ce Lit soit entouré de rideaux „ d'une étofe magnifique, qu'il soit d'une „ forme différente de ceux dont nos Pères „ se sont servis. Une Personne vient nous „ voir. Nous devons présumer qu'elle s'est „ fatiguée à venir, & lui offrir un Siège „ pour sa comodité. La Vanité veut que „ ce Siège, qui étoit autrefois de bois, soit „ matelassé pour être moins dur, & que „ par dessus la toile qui couvre le crin ou „ la bourre, il y ait un Drap d'or ou d'ar- „ gent, ou du moins un Velours, un Da- „ mas, ou une Moire, avec une bordure „ d'or ou d'argent, ou enfin une Tapisse-

„ rie où toutes les Fleurs d'un Parterre sont  
 „ représentées avec les plus vives couleurs.  
 „ Le Vent, la Pluie, la sureté même nous  
 „ obligent d'avoir des lieux enfermez, où  
 „ nous soions à l'abri des insultes de l'air  
 „ & des Voleurs. Que dit la Vanité ?  
 „ Que ce n'est point assez que les Murail-  
 „ les soient solides; qu'il faut qu'elles soient  
 „ revêtues de riches Tapisséries, & même  
 „ de Tableaux précieux.

Le prétexte de la Comodité a donné naissance au Luxe. Cependant le Luxe est réellement très incomode, & incomode surtout parce qu'il multiplie nos besoins à l'infini. Voiez un Home dans l'Opulence. Il se rend nécessaires mille choses, qui dans le fond sont entièrement inutiles, pour ne pas dire qu'elles ont plusieurs côtez très fâcheux. Prenons seulement l'article de la Table. Un Home riche, & qui aime la bonne chère, a le privilège de varier plus souvent ses voluptés; mais à quoi aboutit cette prérogative? A se rendre plus délicat, plus difficile, plus dégouté, & souvent plus malade qu'un Home qui est dans une fortune médiocre.

C'est ce que les Sages Païens ont parfaitement senti. „ Si quelqu'un me deman-  
 „ de, dit un ancien Poète, à quoi il faut  
 „ se borner pour les biens, voici ce que  
 „ j'en

5) j'en pense. Il en faut autant qu'il est né-  
 3) cessaire pour ne souffrir ni le froid, ni  
 3) la faim, ni la soif.

Mensura tamen quæ  
 Sufficiat census, si quis me consulat, edat.  
 In quantum sitis, atque fumes & frigora poscant

*Juven. Sat. XIV. v. 316.*

Voici encore ce que dit un autre Poëte qui  
 n'a jamais passé pour un Moraliste sévère. „ Si  
 3) l'Home régloit sa conduite sur les Maxi-  
 3) mes de la droite Raison, il se trouveroit  
 3) toujours fort riche, lors qu'il auroit la fru-  
 3) galité avec le contentement de l'Esprit.  
 3) On n'est jamais pauvre lors qu'on se con-  
 3) tente de peu.

Quod si quis verà vitam ratione gubernet,  
 Divitiæ grandes homini sunt, vivere parçè,  
 Æquo animo : neque enim est unquam penuria parvi.

*Lucret. Lib. V. v. 1116.*

Horace nous dit encore, *Qu'il manque toujours  
 beaucoup de choses à ceux qui demandent beau-  
 coup ; mais que celui-là est le plus heureux à qui  
 Dieu a donné ce qui suffit.*

Multa petentibus  
 De sunt multa : Bene est cui Deus obtulit  
 Parcè, quod satis est ; manu.

*Lib. III. Od. 16. v. 42.*

*M m a*

*Que*

Que manque-t-il donc à un Homme qui vit dans la Médiocrité , & qui a appris à modérer ses desirs ? Il ne lui manque que des inutilités , ou pour mieux dire , il n'est privé que des choses qui sont réellement incommodes & même nuisibles. S'il sent bien les avantages de sa situation , voici comment il doit raisonner. J'ai assez de Bien , s'il est mesuré sur les besoins de la Nature. Elle demande que je ne sois exposé ni à la faim , ni à la soif , ni aux injures de l'air. J'ai , grace au Ciel , de quoi survenir à ces nécessitez , simplement il est vrai ; mais c'est assez pour moi , qui ai toujours regardé les superfluitez come des sujets de troubles & d'inquiétudes , parce qu'il faut beaucoup de soins pour se les procurer. Il en coute peu pour contenter la faim , mais il en coute beaucoup pour satisfaire la friandise ; & ainsi des autres excès. La Nature ne desire rien qu'on ne puisse trouver avec facilité , c'est le superflû qui nous agite le plus. A quoi me serviroit d'avoir plusieurs Maisons , puis que je n'ai qu'un Corps ? Ai-je besoin de tant de Chambres , de tant de Lits , de tant de Valets pour me servir. Que nos Biens augmentent tant qu'on voudra , nos sens n'augmenteront point pour en jouir ; au contraire ils diminueront tous les jours.

Un Auteur , bien persuadé de ces sages  
Ma-

Maximes , après nous avoir décrit la manière de vivre de quelques Peuples d'Amérique , fait cette judicieuse Reflexion. „ Nous „ sommes portez à plaindre ces pauvres Indiens , qui s'en tiennent à la simple Nature , qui ne savent ni bâtir , ni le meubler come nous , & qui ne conoissent point les plaisirs de la bone chère. Mais „ peut-être est-ce Sagesse , que cette vie „ simple & négligée qui nous choque en „ eux. La Nature ne demande pas tant de raffinement. On trouve le sommeil sur une „ Natte aussi-bien que sur le Duvet. Les „ Bergers sont plus sains & plus robustes „ que les Rois. Ainsi le gain que nous „ croïons avoir fait par les découvertes de „ la Molléssé & du Luxe , est éfectivement „ une perte. Nous avons en cela troqué „ come des fots , des satisfactions simples , „ mais pures , durables , independantes des „ fantaisies , des modes & des événemens , „ contre des satisfactions composées avec „ travail & à grands fraix , & qui dépendent d'un hazard supérieur à nos „ desirs.

Cet Auteur est peut-être allé un peu trop loin nous chercher des Modèles d'une vie simple & frugale. Il pourroit bien y avoir un peu d'exagération dans cette Moralité , & je ne voudrois pas en être garant. Je

me retranche donc à dire qu'entre la Vie molle & fastueuse des Riches d'Europe, & la grande Frugalité des Américains il y a un milieu, c'est le genre de vie d'un Homme sage, qui se trouve parmi nous dans la Médiocrité, & qui vit d'une manière conforme à sa situation.

La Médiocrité jouit donc de toutes les comoditez bien entendues & raisonnables; elle jouit encore de la liberté, & c'est-là une prérogative. Pour se voir véritablement dans l'indépendance, il faut n'être placé ni trop haut ni trop bas. C'est une erreur de s'imaginer que les Richesses ou l'élevation nous rendent véritablement maîtres de nous-mêmes. Dans l'Opulence on se rend nécessaire mille choses superflues, & c'est là une sorte de servitude. Prenons l'exemple des Grands. Celui qui a le plus grand nombre de Domestiques, plus d'Ouvriers qui travaillent pour lui, un plus grand attirail de Meubles, celui-là passe pour le plus grand Seigneur. Les Gens de qualité disent que tout cela leur est nécessaire pour vivre selon leur condition. Ils ne peuvent se passer de moins; ce sont donc tout autant d'Esclaves, puis qu'aucun autre Homme ne dépend ni de tant de personnes, ni de tant de choses. C'est une erreur de croire qu'il n'y a que ceux qui sont réduits à servir qui aient perdu

perdu leur liberté. Les Maîtres dépendent aussi de leurs Domestiques. Ils sentent quelquefois cette servitude, & ils en gémissent. Un grand Prince ne trouvant pas son dîné prêt disoit un jour, *Nous sommes bien malheureux nous autres de n'avoir pas la liberté, come les Bourgeois, de mettre nôtre Table nous mêmes, & de manger à nôtre fantaisie.* N'avoir donc qu'à comander, n'avoir qu'à obéir à soi-même, come l'Home qui vit dans la Médiocrité, & savoir come lui diminuer les besoins, c'est être véritablement libre.

Autre Esclavage, plus fâcheux encore que le précédent, c'est celui de nos Passions. Les Richesses les excitent, elles leur fournissent de l'aliment, & les rendent tous les jours plus vives & plus impérieuses. Ecoutons là dessus *Horace*, dans cette belle Ode qui a pour titre, *Que la félicité consiste dans le calme des Passions.* „ Heureux, dit-  
 „ il, celui qui content de peu de bien, se  
 „ borne à une Table frugale, & croit sa  
 „ Maison bien ornée des Meubles simples  
 „ & antiques que ses Pères lui ont laissez!  
 „ La crainte & la sordide avarice n'inter-  
 „ rompent jamais son tranquille sommeil...  
 „ Resserrez dans un court espace de jours,  
 „ pourquoi voulons-nous sans cesse nous  
 „ élancer au delà par une multitude infinie

„ de vastes projets ?.. Guérifflons nous de  
 „ nos inquiétudes. Si nous ne pouvons  
 „ entièrement nous en défaire, essaïons au  
 „ moins de les afoiblir. Pour cela, évitons  
 „ de percer dans l'avenir, prenons le  
 „ présent en bone part, & assaisonnons nos  
 „ peines d'une joie douce & paisible qui  
 „ en corrige l'amertume. Ne nous flatons  
 „ point de goûter dans cette Vie une féli-  
 „ cité parfaite \*.

La Médiocrité nous met aussi à couvert  
 de ces revers acablans qu'éprouvent quel-  
 quefois les Grands & les Riches. *Horace* nous  
 développera encore cette Vérité beaucoup  
 mieux que je ne saurois le faire. „ Celui,  
 „ dit-il, qui est satisfait de la Médiocrité,  
 „ si rare & si difficile à trouver, vit en sû-  
 „ reté & à couvert de l'envie. Content d'u-  
 „ ne vie sobre & comode, il ne veut pour  
 „ logement ni une Maison pauvre & mal-  
 „ propre, ni un vaste & magnifique Palais.  
 „ Les Arbres les plus hauts sont aussi les  
 „ plus batus des Vents. Plus les Tours sont  
 „ élevées, plus leur chute est terrible, &  
 „ les Montagnes les plus voisines du Ciel  
 „ sont plus souvent frappées de la fou-  
 „ dre \*\*.

Séné-

\* *viétur parvo bene &c. Horat. Lib. II. Od. XVI.*

\*\* *Auream quisquis mediocritatem &c. Lib. II. Od. X.*

*Sénèque* le Tragique a dit l'équivalent.  
 „ C'est païer trop cher les grandeurs, dit-  
 „ il, que de les acheter au risque d'un  
 „ acablant revers. Fasse du bruit qui vou-  
 „ dra dans le Monde par une élévation ex-  
 „ traordinaire. Pour moi je n'aspire point  
 „ à voir le Peuple exalter mon crédit, &  
 „ ma puissance. Ma petite Barque cotoïera  
 „ le rivage, & je ne m'exposeraï jamais  
 „ dans un gros Vaisseau à la fureur des  
 „ Vents qui règnent en pleine Mer \*.

Cet état de Médiocrité rend encore nôtre vie plus innocente. La Probité & la Vertu règnent ordinairement dans les lieux où l'on n'a pas beaucoup de bien, mais la dépravation des Mœurs suit bientôt l'Opulence. L'Abé de Vertot nous a fait sentir la différence entre les Romains amateurs de la Frugalité dans les premiers tems, & les Romains avides de Richesses, vers la fin de la République. Les premiers avoient des sentimens nobles, nourrissoient leurs Enfans dans l'éloignement du faste, de la mollesse, de l'intempérance, leur aprenoient à n'estimer que la Sagesse; mais dès que les Richesses des Nations subjuguées entrèrent dans l'Italie, l'Orgueil, l'Ambition, l'Avarice, le Luxe se repandirent par tout.

Il n'est pas besoin de remonter aux tems  
 anciens

\* Malè pensantur mala ruinis &c. *Hercul.* v. 691.

anciens pour trouver des exemples de la manière dont les Richesses nous gâtent le cœur. C'est ce que l'on peut remarquer par tout aujourd'hui. L'Abondance enflamme nos Passions; elles sont alors dans toute leur force. Au dehors, nous ne trouvons plus d'opposition. Les Loix se taisent en nôtre faveur. C'est une tentation bien dangereuse que de pouvoir ainsi être vicieux sans contradiction. Quand on peut tout ce que l'on veut, il est fort à craindre que l'on n'ait bien des desirs dérèglez. Les Richesses, par la facilité qu'elles nous donnent de nous satisfaire, nous conduisent par degré dans les plus grands égaremens. On peut voir là dessus le Sermon VIII. du célèbre *Foster*. Un Homme qui vit dans la Médiocrité n'a pas cette facilité à se corrompre. Ne pouvant pas se satisfaire sur bien des choses que demanderoient ses Passions, il en est plus sage & plus réglé; & par conséquent plus heureux.

Que l'on compare présentement les prétendus avantages des Richesses, avec ceux de la Médiocrité, & l'on verra bien-tôt lesquels méritent la préférence. Voions sans prévention l'influence que peut avoir une grande fortune sur le bonheur. Cela peut se réduire à ces deux ou trois articles. Les Richesses d'abord nous mettent en état de  
 nous

nous satisfaire sur la plûpart des choses que nous pouvons souhaiter. Voila qui flate agréablement ceux qui sont riches ; mais nous venons de voir que c'est là un piège pour les Mœurs. Un autre avantage des Richesses, c'est qu'elles nous attirent de la considération & des Amis. L'Opulence semble couvrir tous les défauts, & donner du relief au mérite, quelque mince qu'il soit. Un Home riche demande-t'il un Emploi, il est ordinairement préféré à tous ses Concurrents. On ne sauroit nier que les Richesses ne contribuent beaucoup à nous ouvrir la porte des Emplois, & à nous procurer des distinctions flatteuses ; mais il s'agit de savoir si l'on est plus heureux, pour occuper ces Postes honorables, sur tout quand on manque des qualités requises pour les bien remplir. Voici ce qu'un Philosophe du premier Ordre fait dire à un Home qui aspire à quelque Emploi élevé.

„ Pourquoi cette Dignité que je pour-  
 „ suis, m'est-elle si nécessaire ? C'est qu'il  
 „ faut être élevé au dessus des autres. Et  
 „ pourquoi le faut-il ? C'est pour recevoir  
 „ leurs respects & leurs hommages. Et que  
 „ me feront ces hommages & ces respects ?  
 „ Ils me flateront très sensiblement. Et co-  
 „ ment me flateront-ils, puis que je ne les  
 „ devrai qu'à ma Dignité & non pas à moi  
 „ mé-

, même ? , A l'aide d'un examen de cette nature, on verra bien tôt que le Bonheur que les Dignités & les Richesses semblent nous promettre, n'a pas toute la solidité que nous nous imaginons.

Et les Amis que les Richesses nous procurent, seront-ils aussi comptez pour rien, dira t on ? Tout le monde convient que de véritables Amis doivent être rangez parmi les premiers biens de la vie. Rien n'est plus doux que cette union de volontés, cette ouverture de cœur qui fait l'Amitié. Mais ce n'est pas chez un Riche qu'il faut chercher de véritables Amis. Il est vrai qu'il est ordinairement environé de nombre de gens assidus à venir partager avec lui les agrémens de l'abondance, & qui lui font souvent les plus belles protestations d'Amitié. Quand nous sommes dans l'Opulence nous pouvons bien dire que nous sommes caressés, mais je ne sai si nous pouvons nous vanter d'avoir des Amis. Comment s'assurer si ceux qui sont fréquemment avec nous, s'attachent à nôtre personne, ou à nôtre fortune ? Alors nous trouvons bien le bruit, le faste de l'Amitié; mais on n'en goûte les délices, la pureté, l'utilité, que dans un état médiocre. Dans cette situation, ceux qui s'attachent à nous, loin de chercher à flater nos passions & à nous gâter le cœur, ne nous refu-

refuseront pas leurs sages avis pour nous guérir de nos défauts, & pour nous exciter toujourns d'avantage à la Vertu. La Médiocrité dérègle moins nos Mœurs que l'Abondance, & à cet égard-là, come à plusieurs autres, elle nous fournit encore des secours pour les corriger.

Ce n'est pas assez de nous regarder nous mêmes; il faut voir encore ce qui convient à nos Enfans. C'est là un Article que nous ne devons pas omettre. Ceux qui travaillent, avec le plus d'ardeur à amasser des Richesses, prétendent par là travailler au bien de leurs Enfans, & c'est même la grande raison dont ils se servent continuellement pour justifier leurs inquiétudes. Ils vous diront, que pour eux, ils se contenteroient d'une Fortune médiocre, mais qu'ils veulent établir avantageusement leur Famille. Cependant tous les inconvéniens que nous avons trouvés pour vous dans l'Abondance, si vous l'examinez bien, vous les trouverez aussi pour vos Enfans, & même encore d'avantage. Nous avons vû, par exemple, que de grandes Richesses sont propres à nous gâter le cœur. Vous pourriez peut-être nous dire que vous êtes à l'épreuve de ces sortes de tentations, qu'une grande fortune ne vous fera jamais vous oublier vous-même, que vous vous conoissez assez

pour

pour pouvoir répondre de vous à cet égard. Je veux que cela soit; mais je vous demande présentement; pouvez-vous répondre de même du cœur de vos Enfans? Qu'arrive-t-il dans une Famille où de jeunes gens se sentent beaucoup de bien? Le plus souvent ils vivent dans l'Oisiveté. Ils se mettent peu en peine de se former l'Esprit, & d'acquérir des lumières. Cela est bon à ceux qui ne peuvent pas se distinguer par leurs revenus. Ce n'est pas assez de dire que l'Opulence fera vivre vos Enfans dans l'Oisiveté, elle les jettera même dans le désordre. Laisser les Enfans fort riches, c'est leur fournir les moyens de flater leur sensualité, & de se plonger dans la débauche. C'est tendre des pièges à leurs excès. Vous vous plaignez que vos Enfans n'ont point de docilité, que l'on ne peut pas venir à bout de les conduire, que leurs Passions sont trop vives; Et c'est vous même qui en les mettant dans l'Abondance, soufflez sur leurs Passions, pour les enflamer d'avantage. Confier de grands biens à de jeunes Gens, c'est les mettre dans la tentation d'en faire un pernicieux usage, & même de les dissiper en peu de tems. J'en appelle à l'expérience N'est-ce pas ces Maisons où l'on avoit fait de si grands amas de Biens, que l'on voit s'épuiser les premières?

Voiez

Voiez au contraire ce qui arrive dans les Familles où l'on n'a qu'un Bien médiocre. On y travaille à devenir honêtes gens. Chacun s'applique à aquérir un mérite personnel. La Vertu y est come héréditaire. On n'y conoit ni le Luxe, ni la Moleffe, ni l'Intempérance. L'Oisiveté en est bannie. Vous y voiez un travail apliqué, qui non seulement contribue à la prospérité de cette Maison, mais qui fournit même souvent des sujets qui servent utilement leur Patrie. Mr. de Fontenelle a fait une Remarque, dans quelqu'un de ses Eloges, si je ne me trompe, qui mérite de trouver ici sa place. *Rien ne done une meilleure éducation, qu'une petite fortune. La force de l'inclination, le besoin de parvenir, le peu de secours même aiguissent le desir & l'industrie, & mettent en œuvre tout ce qui est en nous.* C'est donc mal entendre les intérêts de les Enfants que de vouloir les laisser dans l'Opulence.

Ce que nous venons de dire d'une Famille, disons le aussi d'un petit Etat. La Médiocrité convient parfaitement dans une République qui n'a pas beaucoup d'étendue. Là il n'y a pas cette grande différence de conditions que l'on remarque dans une Monarchie. Un petit Bien doit suffire aux Particuliers qui y sont fixés, mais il leur

leur importe sur tout de se modérer & de régler leur dépense. Dans ces lieux-là les Charges fournissent à peine l'entretien de ceux qui les exercent. On en marque de l'inquiétude, lors qu'on n'a pas assez d'économie. Cela nous détache insensiblement de notre Patrie, & nous donne du dégoût pour un lieu qui n'offre pas des Etablissements, à notre gré, assez avantageux. Mais supposé que par son industrie, on ait su amasser beaucoup de Bien, supposé que plusieurs Particuliers, par le moïen du Commerce, aient attiré du dehors des Sommes considérables, cela même peut avoir ses mauvais cotés. Tout bien considéré, le bien de l'Etat ne demande pas qu'il y ait dans une petite République de si grandes Richesses. Sans parler du danger qu'il y a de trop exciter l'envie des autres, cette Opulence, à ne regarder que l'intérieur, a aussi ses inconvéniens. Dès-là voila le Luxe établi, avec tous ses états contagieux. Chacun cherche à paroître, & à se distinguer par ses dépenses superflues. Les mauvais états du Luxe sont assez connus, & je ne les rappellerai pas ici.

Aussi nos Pères qui étoient fort jaloux de leur liberté, & qui ne perdoient point de vûe le bien de l'Etat, vécutent toujours dans une modération exemplaire. Ils ne

Et bnoissoient point ces projets si inquiets pour charger son sort. On ne parloit point parmi eux de ces révolutions de fortune si subites. Ils savoient se contenter de ce qu'ils avoient hérité, ou du peu qu'ils avoient acquis par le travail. Leurs espérances ne s'étendoient pas au delà de leur condition, & les bornes de leurs héritages étoient les bornes de leurs desirs. On ne les voïoit point étaler aux yeux de leurs Concitoyens, un Luxe odieux. Point de somptuosité, point de magnificence chez eux. Ceux qui étoient au dessus des autres par leurs Emplois se croioient encore plus engagés à donner des exemples de modestie. Voila comment vivoient nos Pères dans cette heureuse Médiocrité, dans cette aimable simplicité, qui est la compagne de l'innocence.

Il y a des gens qui, lors qu'on leur dépeint la manière simple dont vivoient nos Pères, voudroient les faire regarder comé de bons gens qui n'en savoient pas d'avantage, ou qui ne pouvoient pas faire mieux. *C'est se moquer, disent ils, que d'exalter si fort les mœurs du bon vieux tems. La frugalité de nos Pères, si fort vantée, n'étoit qu'une grossiere ignorance des comoditez & des douceurs de la vie.*

Mais il n'y a que de petits Esprits capables de tourner ainsi en ridicule les mœurs

simples de nos Pères. Pour bien prononcer sur la conduite de nos Ancêtres, il faut dire que c'étoient des gens qui aimoient leur liberté par dessus toutes choses, & qui favoient être indépendans de mille besoins imaginaires dont nous nous sommes rendus Esclaves. C'étoient donc des Homes véritablement libres. Ajoutons encore qu'en cela ils ont fait voir qu'ils étoient beaucoup plus habiles que nous, qu'ils favoient trouver l'abondance, où nous trouvons à peine le nécessaire. Ils s'étoient faits deux Trésors inépuisables que nous ne conoissions plus, c'est la Modestie & la Frugalité, Trésors plus réels que toutes nos Richesses modernes.

Si nous avions une fois bien senti le prix & les avantages de la Médiocrité, si nous avions bien goûté les douceurs & le repos qu'elle procure, nous aurions honte de l'avoir abandonnée. Je sai bien que la Frugalité ne peut pas avoir aujourd'hui des bornes si étroites que du tems de nos Pères, & qu'il faut donner quelque chose aux usages du Siècle où l'on vit. Mais souvenons nous aussi du lieu où nous nous trouvons, & que nôtre genre de vie demande beaucoup de règle & de modération. Que nous serions heureux si nous savions nous borner ! Quelle paix ne nous procurerions nous pas !

S'il est permis de former quelques Vœux pour un autre état que celui où l'on se trouve, c'est-à la Médiocrité que l'on doit aspirer. Ce sont des desirs très légitimes que ceux qui ont pour objet cette douce situation. Prenons pour modèle la sage prière d'Agur, *Ne me done ni Pauvreté ni Richesses\**.

„ Je ne te demande pas ces grands Biens  
 „ que la Convoitise insatiable des Homes  
 „ leur fait desirer avec tant d'inquiétude.  
 „ Je te prie plutôt, Seigneur, de mettre  
 „ des bornes à la mienne; de me retirer  
 „ seulement de la pauvreté, & de me four-  
 „ nir le nécessaire.

Heureux donc celui qui dans la tranquillité d'une Condition médiocre, placé entre la pauvreté & l'abondance, voit couler doucement ses jours. Cette situation affermit son bonheur & met sa vertu en sûreté. La Médiocrité est la source du repos. C'est un Port tranquile où l'on est à couvert de l'inconstance des choses humaines, & d'où l'on voit les fréquens naufrages des autres. Aussi tous les Philosophes nous l'ont recommandée, la plupart des Poètes l'ont vantée, mais malheureusement les Homes n'en sentent encore guère le prix.

\* Prov. XXX. 7.



# REFLEXIONS

*Fugitives sur la Critique.*

**T**ous ceux qui veulent faire part au Public de leurs Productions, doivent s'attendre d'avoir autant de Juges que de Lecteurs. Quelque degré de perfection qu'ait un Ouvrage, l'Auteur se flateroit en vain d'échaper aux traits de la Critique, & de réunir tous les suffrages en sa faveur. Sans parler de la disproportion des Génies, les goûts sont si différens parmi les Hommes qu'il est impossible de les tous satisfaire. Les uns aiment le solide sans agrémens, les autres n'aiment l'utile que lors qu'il est accompagné de l'agréable : D'autres enfin préfèrent la bagatelle au solide sous quelque face qu'il leur soit présenté. Par rapport au Stile, pour un petit nombre de personnes sensées, qui estiment un Stile simple & nerveux, combien y en a-t il qui préfèrent un Rien, exprimé dans de grands termes, à la plus belle Pensée, dénuée de ces prétendus ornemens ?

De cette diversité de goûts, il s'ensuit, que s'il se trouve des Gens de discernement,

ment, 'qui rendent justice au mérite d'un Auteur, il s'en trouvera aussi qui lui refuseront les louanges qui lui sont dûes. L'expérience nous montre même tous les jours, que souvent les Ouvrages les plus médiocres ont le plus de partisans, & que les moins supportables

Trouvent toujours, quoi qu'on en puisse dire,  
Un Marchand pour les vendre, & des fots pour les lire.

Mais s'il est vrai de dire, que les meilleurs Ecrits n'ont pas toujours l'approbation de la multitude, ils ont au moins celle d'un petit nombre de personnes judicieuses, & désintéressées, qui est d'un poids d'autant plus grand, qu'ils ne prodiguent jamais leur encens à des Sujets indignes, & qu'ils se font une gloire de faire l'Apologie de ce qui mérite véritablement des Eloges. Et si quelquefois ils critiquent quelques petites défauts, dans un bon Ouvrage, ils conviennent préliminairement, que les beautés qui y sont répandues sont si considérables, qu'elles font disparaître les petits défauts qu'ils y observent, & ils s'y prennent avec tant de modération, que celui qui est l'objet de la Critique, se console aisément de ce qu'on découvre de vicieux dans son Ouvrage, par la manière obligeante avec laquelle on l'en fait apercevoir. Cette espèce de Critique est trop sentée,

pour n'être pas fort rare. En voici des plus communes, c'est de ceux, dont la Plume n'est dirigée que par l'Envie. Examinons comment cette Passion agit dans celui qui en est atteint, pour l'engager à décharger sa bile sur un autre dont le mérite lui fait ombrage.

L'Homme a un fond d'amour propre, qui ne le quitte jamais : Ce principe le pousse à ne rien négliger pour s'atirer l'estime & le respect des autres Hommes. Or comme la Science & le Bel Esprit, sont un moyen d'y parvenir, un Homme possède t'il ces avantages dans un degré médiocre ; n'allés pas vous imaginer qu'il en convienne en lui même ; la démarche seroit trop humiliante ; Il se forme de ses Talens & de son Génie, une idée infiniment supérieure à la réalité ; il orne le Tableau de ses perfections, des couleurs les plus flatteuses ; il contemple un aussi beau point de vûe, avec une admiration semblable à celle où étoit jadis *Narcisse*, en se mirant dans l'eau. Come celui ci regardoit ses charmes corporels, come infiniment supérieurs à ceux de tous les Mortels, de même celui là ne balance pas à conclure, (ensuite de l'examen qu'il vient de faire de son rare mérite,) qu'il a reçu de la Nature une plus forte dose de Génie que les autres Hommes.

Il est encore confirmé dans ces idées avantageuses de lui même, par ses Lectures. Il n'a lû, ou que des ces Ecrits qui semblent être formés en dépit du bon sens, ou que de ces Ecrits médiocres, dont les beautés sont contrebalancées par de notables imperfections. De là il en tire par induction des conclusions peu favorables à l'Esprit humain. Cependant il paroît un nouveau Livre, dont on fait beaucoup de cas dans le Monde. Il a entendu maintes personnes en faire le Panégyrique : Cela ne l'étonne pas ; il fait que les petits Génies sont portés à l'admiration : Cependant pour se convaincre du peu de fondement de ces Eloges, il se détermine à le lire : C'est ici une Epoque fatale pour son Orgueil : Ce Chef d'œuvre si accompli qu'il ne voyoit rien au dessus de lui, est obligé de reconnaître que quelque brillant que soit son Génie, il est cependant obscurci par celui de l'Auteur ; il demeure convaincu de l'impuissance où il seroit de rien produire qui en aprochât. Dans son désespoir, peu s'en faut qu'il n'imité cette Femme, qui brisa un Miroir qui lui avoit dit de désagréables Vérités. Il est tenté de mettre le Livre en pièces, pour satisfaire sa Vengeance ; mais elle seroit trop incomplète. Il s'avise d'un expédient plus propre à ses vûes. „ Ce

„ Livre, dit-il en lui même, est accompli  
 „ je n'y saurois trouver aucun défaut; n'im-  
 „ porte, il faut en trouver, quelques ima-  
 „ ginaires qu'ils soient, & les présenter  
 „ au Public sous une certaine face, ils lui  
 „ paroîtront très réels. Il exécute heureu-  
 sement son projet. Le plus grand nom-  
 bre, come il l'avoit prévu, prend pour  
 Argent comptant tout ce qu'il attribue de  
 vicieux à l'Ouvrage. A la vérité quelques  
 Persones judicieuses en pensent différem-  
 ment: Mais il a le plus grand nombre de  
 son côté, & cela lui suffit, pour en agir  
 de même à l'égard de plusieurs Auteurs  
 dont le mérite l'osusquera. Quelque fois  
 pour s'éviter la peine d'examiner page après  
 page les défauts particuliers d'un Auteur,  
 il en cite de généraux, il trouve le sujet  
 trivial & comun, le Stile froid & dénué  
 de tout ornement &c. D'autres fois mê-  
 me il se déchaîne contre un Auteur, sans  
 rien alléguer qui puisse couvrir son procé-  
 dé. Le Portrait que je viens de faire est  
 celui de ces Critiques, dont la Plume pleine  
 de fiel n'est dirigée que par le dépit qu'ils  
 ont de se voir surpasser par d'autres.

Puis que j'en suis sur le Chapitre des  
 Critiques, je n'ai garde de passer sous si-  
 lence. *Messieurs*, celui qui dans vôtre der-  
 nier Journal, s'est mis sur les rangs contre  
 Mr.

**Mr. DE VOLTAIRE.** Il nous régale de deux ou trois Vers, dans lesquels il élève **ROUSSEAU** sur ses ruines, & renvoie sans façon à l'Ecole ce Père de l'*Henriade*, qui fait cependant l'ornement des Bibliothèques de tous les Conoisseurs. On lui auroit plus d'obligation s'il avoit bien voulu nous communiquer les raisons de sa prévention contre cet Illustre Auteur. J'ai même de la peine à concevoir qu'il ait lû tous ses Ouvrages, car si cela est, il a dû y voir, que,

Pour siffler Rameau, il faut être un Orphée

Par raport au louanges qu'il prodigue à *Rousseau*, il est bien sûr qu'on ne peut lui en refuser une bone partie; presque toutes les Pièces qu'il a faites avant son Exil de France, lui méritent à juste titre le nom de Grand Poète; Mais il n'en est pas moins vrai, come dit *Voltaire*, dans son *Temple du Goût*, que depuis lors il semble que les Dieux lui avoient changé la Voix, pour punition de ses méchancetés; car se peut-il un plus ridicule jargon que celui-ci: L'on me prend dit-il,

Pour une Grenouille aquatique  
Qui du fond d'un petit thorax  
Va chantant pour toute Musique  
Brekeke, Kake, Koax, Koax, Koax.

Du reste pour revenir à Mr. De *Voltaire*;  
ie

je suis persuadé que quand la Pièce Satirique dont je viens de parler, lui tomberoit entre mains, il n'en feroit pas plus de cas, que de maints Libelles, où on l'avoit traité d'Homme sans Religion, pour avoir fait dire à *Jocaste* dans *OEdipe* ;

Les Prêtres ne sont point ce qu'un vain Peuple pense,  
Nôtre crédulité fait toute leur Science.

Il nous dit lui même dans sa Préface d'*Alzire*, que lors qu'un Auteur est ataqué dans ses Ecrits, il ne doit jamais répondre aux Critiques; car si elles sont bones, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger, & si elles sont mauvaises elles meurent en naissant: Souvenons nous, dit-il, de la Fable de *Bocalini*:

„ Un Voïageur étant importuné dans son  
„ chemin du bruit des Cigales, il s'arrêta  
„ pour les tuër. Il n'en vint pas à bout, &  
„ ne fit que de s'écarter de sa route. Il  
„ n'avoit qu'à continuer paisiblement son  
„ Voïage, les Cigales seroient mortes d'elles  
„ mêmes au bout de huit jours. „

F. D.....



# O D E

*Sur les Impies , tirée du Pſeume XIII.*

Dixit Infipiens in corde ſuo non eſt Deus.

**D**E l'Être Tout Puiffant la beauté lumineuſe,  
De l'Impie, au Cœur faux, ne frappe point les yeux.  
Dans ce Cœur endurci, l'Erreur impérieuſe  
Pour ſouveraine Loi grave ces mots aſtreux.

„ Non, il n'eſt point de Dieu, cette Eſſence inconue.  
„ Eſt de l'Efprit humain l'ouvrage fabuleux;  
„ Ce ſpectacle enchanteur, qui s'offre à nôtre vûe,  
„ Eſt des jeux du hazard l'éfet miraculeux.

C'eſt ainſi qu'au mépris de la clarté céleſte,  
Dans les routes du Vice, Eſclave vagabond,  
Il groſſit ſur ſa tête un nûlage funeſte  
Pour ne pas voir ce Dieu, qui le voit juſqu'au fond.

Il le voit & du haut de ſa Demeure ſainte,  
Ses yeux cherchent un Juſte au milieu des Pervers.  
O Terre malheureuſe, en ta coupable enceinte  
Tous ont brifé le joug du Dieu de l'Univers!

Leur ſouffle déteſtable & leurs langues impures,  
Des Sépulcres ouverts ont la noire vapeur,  
Du redoutable Aſpic les fatales morſures  
Fortent moins promptement le venin juſqu'au cœur.

*Regardés,*

Egarés furieux, leurs lèvres criminelles,  
 Disaient le poison dont ils sont infectés.  
 Ils voient aix forçats, & sous leurs mains cruelles  
 Tombent des innocens les Corps ensanglantés.

L'imprudence & l'orgueil guident leurs Coeurs farouches,  
 Le désespoir, le trouble accompagnent leurs pas.  
 Le blasphème exécrable exhalé de leurs bouches,  
 Monte jusqu'à ce Dieu qu'ils ne connoissent pas.

Mais il veille sur nous; il s'irrite; il s'écrie;  
 1. Souffrirai-je long-tems ces Monstres abhorrés,  
 2. Sans vos remords, dont la rage est nourrie  
 3. Du Sang de mes Enfans à mes yeux dévorés ?

Perdus, l'insolence en vos regards est peinte;  
 Vous accablés Jacob dont il est le soutien.  
 Par un juste revers vous sécherés de crainte,  
 En cette mè ne Terre où vous ne craignés rien.

D'un Peuple infortuné, mais à son Dieu docile,  
 Vous insultés la Foi, dans vos Discours amers.  
 1. Israël, dites vous, Sion fut ton azile;  
 2. Qu'il paroisse un Vengeur pour t'affanchir des fers.

Il paroitra bientôt ce Vengeur formidable,  
 Il brisera les fers où nous tient vôtre Orgueil,  
 Et vous verrés changer en ce jour mémorable,  
 Nos pleurs en allégresse, & vôtre joye en deuil.



# CONJECTURES

*Sur la Comète, qui a paru cette Année, vüe  
à Neuchâtel au Mois de Février 1744.*

**L**A Comète qui a paru sur nôtre Horizon, il y a quelques Mois, vous a fait jeter les yeux, *Monsieur*, sur l'*Essai nouveau du Système des Comètes*, que Mr. J A Q U E S B E R N O U L L I fit imprimer à *Amsterdam* en 1682. à l'ocasion des Comètes qui firent tant de bruit en 1680. & 1681. Une Note, qui est à la page 5, vous a frappé: Vous ne comprenés pas, *dites vous, Monsieur*, pourquoi cet Auteur si célèbre a employé l'Autorité du fameux Docteur *Hoffman*, Péripatéticien à brûler, pour prouver que l'on devoit honorer D E S C A R T E S, Antagoniste & victorieux de cette Secte, du titre de *Monsieur*.

Il y a là un souterrain que l'on ne découvre pas. M. *Bernoulli*, réfutant l'opinion de ce grand Philosophe moderne sur les Comètes, affecte de l'appeler *Monsieur*, & pour combatre Mr. *Hoffman* par les propres armes, sur ce qu'il ne vouloit pas qu'on lui fit cet honneur, il raporte l'article *Renatus*  
de

de son Dictionnaire Universel, où *Mr Hoffmann* avoit doné à *Mr. Descartes* les Eloges qu'il auroit pû atendre de de ses plus zélés Sectateurs. Voici l'article \*.

„ L'Ilustre,  
 „ ou le très Noble *Descartes*, dit *Mr. Bernoulli*, au jugement des plus grands  
 „ Hommes, & sur tout du Révérend &  
 „ Clarissime *M. Jean Jaques Hoffmann*, très  
 „ célèbre Professeur en Langue Grèque,  
 „ dans son Dictionnaire Universel, sous le  
 „ nom de *Renatus*, a été un Philosophe  
 „ très célèbre de nôtre Siècle. Il a fait  
 „ des progrès étonans dans la Philosophie  
 „ & dans les Mathématiques. Il a répon-  
 „ du avec beaucoup d'erudition; de solidi-  
 „ té & de succès à toutes les Objections  
 „ qu'on a faites contre ses Méditations. Il  
 „ a de même répondu come un Oracle à  
 „ toutes les Lettres dont il étoit acablé de  
 „ toutes parts: En un mot c'étoit un Home  
 in-

\* Nobilissimus *Cartesius*, judicio præstantissimorum Virorum cum primis autem judicio Reverend. Clar. Dn. Joh. Jac. Hoffmanni Profess. Græc. ling. in Academiâ patriâ celeberrimi in Lexico ejus Universali sub titulo *Renatus*; fuit Philosophus hujus seculi celeberrimus qui in Philosophiâ & Mathematicis stupendos fecit progressus, objectionibus omnibus contra meditationes suas allatis eandem & solidè satisfecit, & per epistolas undique læcessitus, velut oraculum quoddam responsa dedit: uno verbo, Vir fuit incomparabilis. [Post tot luculenta testimonia cant nunc agonisantis *stagiritæ* mancipia, quos vel *Domini* titulus *Viro* incomparabili præfixus malè habet.

„ incomparable. Après un si riche & si ma-  
 „ gnifique témoignage, *continüe M. Bernoulli*,  
 „ que les Esclaves du *Stagirite* (*Aristote*)  
 „ agonisant ou ceux qui ont vû avec  
 „ chagrin qu'on ait donné le titre de  
 „ *Monsieur* à cet Home incomparable,  
 „ s'imposent à jamais un profond silen-  
 „ ce.

Vous reconoîtrés fans doute, *Monsieur* ;  
 que ceci a tout l'air d'un Jeu d'esprit &  
 d'une Plaifanterie. Mais c'étoit quelque  
 chose de plus ; c'étoit un badinage néces-  
 saire, un croc en jambe au Docteur *Hoffmann* :  
 Il en faut prendre l'ocasion & le sujet dans  
 sa source.

Mr. *WERRENFELS*, Docteur en Theo-  
 logie, que nous avons perdu depuis peu,  
 & Mr. *Jaques Bernoulli*, aussi Théologien,  
 étoient Contemporains dans la célèbre Uni-  
 versité de Bâle. Ils furent des premiers qui  
 s'aperçurent des idées ténébreuses d'*Aristote*.  
 Ils s'initièrent dans celles de *Descartes*, &  
 emploïèrent ses Armes pour combatre *Aristo-  
 te*. Mais des Génies aussi supérieurs ne s'en-  
 tirent pas là ; ils tournèrent ces mêmes  
 Armes contre *Descartes* lui même. Nonob-  
 stant cette dernière circonstance, Mr. *Hoff-  
 man* n'entendoit pas raillerie sur ce qui re-  
 gardoit *Aristote* : Il ne pouvoit pas souffrir  
 que de jeunes Philosophes se soustraissent  
 d'une

d'une autorité aussi bien établie. La querelle s'échaufa. Mr. *Werenfels*, toujours doux & pacifique, n'ayant pas eu d'ailleurs occasion d'écrire ni de disputer sur ce sujet, resta dans les bornes d'une raisonnable Neutralité. Tous les coups furent donc lancés contre Mr. *Bernoulli*. Il se défendoit vaillamment & ataquoit de même. La Guerre fut très animée. Mr. *Hoffman* reprochoit à Mr. *Bernoulli* la rébellion contre le Prince des Philosophes; Rébellion qu'il avoit poussée à une telle extrémité, qu'il avoit toujours donné à *Descartes* le titre honorable de *Monsieur*; titre qu'on n'avoit jamais donné au Grand *Aristote*; que son aveuglement étoit tel que *Descartes* n'étoit qu'un simple Gentilhomme François; au lieu qu'*Aristote* avoit l'honneur d'avoir encore quelques gouttes de Sang Royal dans ses Veines.

Ce n'est pas tout, M. *Bernoulli*, ayant été assez hardi que de combattre le préjugé où l'on étoit que les Comètes anonçoient des malheurs, on ne se contenta pas d'ataquer sa prétendue impolitesse, on l'accusa d'Impiété. Voila nôtre Astronome constitué dans un double réat: Détruire l'Autorité d'*Aristote*, & guérir les Humains de la fraïeur qu'inspiroient les Comètes, étoient deux crimes qui ne méritoient aucune grace. Cela étoit atroce dans ce tems-là. Qu'on se transporte

à cette Epoque. M. *Bernoulli*, par ses vastes lumieres étoit destiné à des fonctions brillantes dans la République des Lettres, & dans les Academies; on pouvoit par de mauvaises insinuations lui couper ses Etablissmens: Il en sentit tous les inconveniens; aussi se mit il en état de se prémunir contre des disgraces qu'il n'avoit point méritées. A l'égard d'*Aristote* & de sa Philosophie, il employa l'Autorité de son Adversaire pour le defarmer; il l'enrichit de tous les titres les plus éclatans qu'on puisse doner à un Academicien & qu'il meritoit d'ailleurs. Il n'en faloit pas moins pour adoucir un ancien Philosophe; il rendit par ce moïen son Crime moins atroce: Et pour ce qui concerne les Comètes, il fit semblant de se familiariser avec l'erreur publique & populaire: Pour sortir cependant avec honneur de ce labyrinthe, il tint ferme sur la Comète; mais quant à sa queue, il l'abandona aux préjugés, sur tout quand elle se trouvoit sous le signe du *Scorpion*, come on l'a très bien établi en dernier lieu dans le Journ. Helvét. \*

Il est donc vrai que jusques en 1680. la superstition à l'égard des Comètes étoit en quelque façon générale; & il n'est pas  
 O O moins

\* Janv. 1744. p. 10. On peut voir encore Mr. de Fontenelle, Eloge de Mr. Bernoulli.

moins vrai, que quelques personnes n'en sont pas encore tout à fait guéries: Mais il est permis aujourd'hui de les instruire, on ne s'indispose pas come on le faisoit alors, & la curiosité a succédé à la terreur & à la crainte.

Si l'on a examiné celle qui vient de paroître avec moins d'inquiétude & plus de tranquillité, la rigueur de la Saison, les Nuits obscures ont empêché de faire toutes les Observations qui auroient été nécessaires pour s'instruire sur toutes les apparences de son disc, de sa queue & de sa course, depuis l'Orient jusques à l'Occident, & enfin sur les circonstances du tems qu'elle a disparû: Le défaut des Instrumens destinés à ces sortes d'Observations est encore pour plusieurs un Obstacle invincible à satisfaire sa curiosité: Cependant s'il est permis d'en faire quelques unes sur ce qu'on a pû voir de ses yeux, par le secours des Lunettes, on a remarqué que son éclat, sa matière paroissoit représenter quelquefois du Mercure ou du Vif argent. On y trouvoit sa liquidité, son mouvement perpétuel & quelques nuances de sa couleur. Dans le tems que je l'ai vüe, elle me paroissoit être un grand feu de brasier bien allumé; mais nourri par du bois verd: J'ai conjecturé de là qu'on a pû s'imaginer que c'étoit un composé  
d'Ex-

d'Exhalaisons sèches & sulphurées, élevées dans la suprême Région de l'Air & allumées par la force du Soleil. Me voila sans y penser Peripatécien & Sectateur de *Monsieur Aristote*. Mais voiant sa queue oposée au Soleil, j'ai de même crû qu'on est revenu de cette erreur avec raison, que voiant ses mouvemens qui avoient leurs règles, l'on pouvoit encore s'imaginer que les Tourbillons qui composent les Cieux, tant qu'ils sont de la même matière sans mélange, ayant la même force, le même mouvement, le même équilibre & contrebalancement, subsisteront sans aucune altération ni changement. Mais dès que quelques uns, par des obstacles à leur mouvement, reçoivent quelque portion de la matière des autres, il s'y forme des taches, qui come une Ecorce ne peut manquer d'en détruire l'activité; ainsi adieu la force de l'Astre qui est dans son centre, adieu la force qui le soutenoit dans sa place, adieu le Tourbillon, il est englouti par les autres, & son Astre devient Comète.

Voilà qui est spécieux; abandonons donc la première de ces suppositions & adoptons pour un moment la dernière qui est celle de *M. Descartes*. Mais autre erreur Les Modernes disent que ses Tourbillon ne peuvent pas être expliqués géométriquement,

& qu'en général toute sa Philosophie n'est composée que de spirituelles & agréables rêveries; qu'il a ajouté le Monde a ses Idées, non pas les Idées au Monde; cependant n'en peut on point tirer une conclusion bien soutenüe, quoi que directement contraire à son Système? Cela est possible. Ce grand Philosophe reconoit, que le Soleil, la Terre, la Lune & les Etoiles ont été créés dès le comencement dans toute leur perfection; Et pourquoi n'en seroit il pas ainsi des Comètes? Pourquoi y apporter la moindre différence? Ce Philosophe aime l'ordre, il nous parle de la perfection; & il met cependant le désordre dans les Cieux: Les Tourbillons étant engloutis & pouvant l'être par d'autres; ces Astres ou plusieurs, étant mis à nuds, déplacés, & dépouillés de leur Tourbillon, quel mouvement auront-ils? Quelle en sera la direction? Ne rencontreront ils point d'autres Astres, ne les croiseront ils point? Quelle confusion! Mais cela ne peut ni ne doit arriver. Abandonons donc ce Système. Les Comètes ont leur mouvement propre: Mouvement qui nécessairement a été réglé avec celui des Etoiles & des Planètes depuis la Création du Monde. Cependant aiant vü la Comète pour la première fois, mon idée fût d'abord d'examiner si elle n'étoit point batarde, & si ce n'é-

n'étoit point un de ces Corps sublunaires qui font sans règle & exposés à toutes sortes de changemens & de vicissitudes. A la vérité sa petitesse & sa couleur vive & changeante surprit d'abord ma Raison ; Mais la queue qui étoit visiblement & directement opposée au Soleil me remit dans le bon chemin , & l'examen de ses mouvemens me fit observer que dans leurs irrégularités aparentes, il y avoit des règles naturelles & bien suivies. Dans les commencemens qu'on la vit , elle parût être à la hauteur du Soleil , à deux heures après midi dans le Mois d'Août , & se cachoit derrière un Montagne entre le Couchant d'Hiver & le Couchant d'Automne. A 11. heure de la Nuit , elle avoit deux mouvemens, elle s'aprochoit du Couchant d'Eté , & avançoit tous les jours son coucher d'environ trois quarts d'heures ; en sorte que le 25. Février, elle se coucha à 5. h. & demi *Achronice*, en même tems que le Soleil & elle en étoit éloignée du côté du Couchant d'Eté d'environ 23. à 24. degrés. Je dis environ, parce que je ne cherche que des généralités pour déterminer en gros le Chemin de la Comète, & que les Montagnes fort élevées qu'elle coupoit obliquement nous cachotent le véritable point de l'horison. On ne la revit plus dès lors. Il falut donc la cher-

cher du côté de l'Orient. Elle parût, un peu devant le lever du Soleil, éloignée du côté de l'Orient, sans pouvoir bien en déterminer la distance; & l'on a pû remarquer que sa queue touûjours opposée au Soleil paroïssoit dans son bout un peu recouibée contre l'Orient d'Été & le Nord. Dès lors un Ciel couvert pendant quelques semaines coupa les Observations & tout ce qu'on a pû en apprendre, c'est que quelques personnes assûrent l'avoir vüe se retirant dans son lever contre l'Orient d'Été, à mesure que le Soleil sembloit la suivre. Elle avoit donc tous les jours deux mouvemens comme le Soleil, qui fait ce semble un tour chaque jour d'Orient en Occident, & qui par son mouvement propre paroît s'élever insensiblement sur l'Horison. A la vérité ce mouvement particulier au Soleil & aux Planetes est presque imperceptible; mais quant à nôtre Comète, il étoit très sensible. Elle se couchoit plutôt d'environ trois quarts d'heure que le jour précédent, aussi son coucher fut il achronique le 25 Fevr. come on l'a observé, & dès lors elle disparût, s'étant couchée avant le Soleil.

Quelques personnes ont crû s'apercevoir, & il me semble aussi de l'avoir vû, que son  
cours

cours n'étoit pas bien réglé ; que tantôt elle marchoit plus vite, qu'elle s'arrêtoit, qu'elle retrogradoit & faisoit des sauts ou pas inégaux dans ces divers mouvements. Mais come on ne peut pas prendre ici en considération la circonférence ni aucune excentricité, on peut attribuer cela à l'erreur de nos yeux, qui la voiant avancer sur son orbite, voit en même tems dans nôtre Atmosphère des nuës ou des vapeurs ou des exhalaisons, qui ayant un mouvement contraire ou inégal, fait paroître ces inégalités dans le cours de la Comète, quoi qu'elles n'y soient pas, de la même manière qu'une personne étant sur un Bateau qui descend une Rivière avec rapidité, croit voir les bords en mouvement & la Terre qui marche & non pas le Bateau.

Si l'on examine encore sa course par raport à d'autres Comètes, on pouroit s'imaginer que c'est la même qui parût en 1680. si celle ci n'avoit été de beaucoup plus grande. Nos Montagnes étant des stations fort solides, par raport à ceux qui ne sont pas Astronomes, quelques personnes assûrent que celle-ci a suivi le même chemin ; Mais avec cette différence qu'elle n'étoit pas si grosse & que sa queue n'étoit pas d'une si grande étendue. Cela ne peut être ici d'aucune considération, & l'on en pou-

roit dire des raisons satisfaisantes. Mais pour entrer dans une plus grande considération, un habile Astronome\* a crû que celle de 1680. devoit reparoitre en 1719. & conséquemment elle n'auroit dû reparoitre qu'en 1756. L'Académie Physico Mathématique de Rome donna sur cette Comète de 1680. ses Observations faites depuis le 28. Novembre jusques au 25. Fevrier de l'Année suivante: Mais quelle précision peut on donner sur l'ordre & la marche extraordinaire & peu connue d'une Masse pareille, qui est dans une si grande distance? Il est bien difficile de reconoitre des choses si élevées: *Difficiliter eruuntur quæ tam altè jacent.*

Mais cette Comète ne sera-t'elle point l'une de celles qui ont paru autrefois? Un Astronome contemplant celles de 1664. & 1665. a crû qu'elles s'étoient formées comme ces Etoiles errantes, & de la même manière que les taches du Soleil, lesquelles prenant ensuite leurs places dans les Cieux, à proportion de leur pesanteur, elles ne les pourroient pas perdre & reprendroient ces places, quand même tout l'Univers seroit brouillé; à l'exemple des Liqueurs qui représentent les quatre Elémens: Qu'on les mette dans une Bouteille; qu'on les brouille tant que l'on

\* M<sup>r</sup>. J<sup>q</sup>. Bernoulli de Bâle.

l'on voudra, elles reprendront leurs places dès que la Bouteille sera en repos. Mais il y a ici un grand vuide entre le Siffème & les lumières qu'il devoit nous donner. A la bone heure que l'on puisse comprendre que les Liqueurs retournent dans leur repos au bas de la Bouteille, lors qu'on cesse de la remüer, & que les Planètes & les Comètes retourneront de même à leur place; ce n'est pas dequoi il s'agit; il est question de favoir coment l'on nous fera conoitre leur cours, leurs marches, leur activité. En éfet la trace qu'elles feront dans l'Etendue immense des Cieux, ou leurs Orbites, seront elles circulaires, paraboliques, elliptiques ou d'une autre courbe? Les trouvera t'on dans les Sections Coniques ou dans quelques unes des courbes d'un genre plus elevé? C'est ce que l'on n'explique pas.

Voici un Siffème d'un autre goût. On ne peut disconvenir, dit-on, \* qu'il n'y ait de la pesanteur. Nos six Planetes pésent sur le Soleil; la Lune sur la terre; le Soleil sur les Planètes; la Terre sur la Lune. Les Satellites de *Jupiter* pésent sur Jupiter, & réciproquement Jupiter sur les Satellites. Il y a conséquemment des éforts mutuels qui empêchent des mouvemens rectilignes & les contiennent dans leurs Orbes. Cette

pe.

\* Mr. Neuton.

pesanteur, quantité de matière, l'effort de la pesanteur sur cette matière ont leur règles dans leur réciprocity. Appliquer ces règles, expliquer les degrés du mouvement & des forces mouvantes, la solidité & la résistance des Corps, faire une théorie des fluides, de leur mouvement & de la résistance des choses jettées, en former le Système du Monde, le soutenir par des raisons selon les Géomètres, est l'un des efforts de l'Esprit le plus distingué.

Oùï, mais dira-t'on, cela ne nous mène à rien\*. „ Ce n'est pas assés qu'un Potier de „ terre arrondisse un Morceau d'Argile sur „ son tour; il a un dessein, il en veut faire „ une Jatte ou une Cuvette, quand le Créa- „ teur a mis nôtre Terre sur le tour, son dessein „ n'a pas été seulement d'en faire une Masse „ ronde ou aplatie ou allongée, mais son „ dessein étoit d'en faire un séjour habitable, „ & il en a proportioné la figure & l'arran- „ gement, tant inférieur qu'extérieur aux di- „ vers états qu'il y jugeoit nécessaire à l'Ha- „ bitant; il ne faut donc point séparer la Cau- „ se intentionnelle qui a réglé l'Action de Dieu „ d'avec l'Ouvrage qu'elle a produit. Est-il „ supposable d'entendre dire que Dieu a donné „ à certaine Loix d'attraction & de mouve- „ ment la comission de lui arrondir une Ter-  
re,

\* Revision de l'Histoire du Ciel P. 109.

„ re, d'y atacher un Satellite ou une Lune,  
 „ si ces mêmes Loix ne pouvoient y mettre  
 „ ni une Atmosphère, ni les sept Métaux ?  
 „ On fait bien usage de lignes & de me-  
 „ sures, quand il s'agit de la figure de la  
 „ Planète, parce que des mesures & des  
 „ lignes peuvent aider la génération d'u-  
 „ ne figure ; Mais la Geométrie ne sauroit  
 „ engendrer l'Air, ni le Sel, ni les Mé-  
 „ taux. La Phisique moderne, qui a crû  
 „ quelques fois nous expliquer l'ordre de  
 „ la Nature par des calculs & par des pro-  
 „ portions ne représente donc en rien l'Ac-  
 „ tion de Dieu, & elle en manque sur tout  
 „ le beau & l'interessant, parce qu'elle met  
 „ d'un côté la fabrique de la Planète &  
 „ de l'autre le dessein de l'Ouvrier.

Voilà la pensée d'un Auteur respecté de  
 toute la République des Lettres & qui mé-  
 ritera à jamais de l'être Mais l'on pourroit  
 en abuser, si l'on s'imaginoit qu'il veut  
 condamner toutes les Sciences qui ont la  
 grandeur pour objet, dans l'idée qu'elles  
 ne conduisent qu'à séparer dans la Structu-  
 re de l'Univers, l'Intention du Créateur de  
 son Ouvrage.

Le Potier de terre veut tirer un avanta-  
 tage de son travail, & le faire servir à  
 l'usage du Chocolat & du Café. Il ne s'em-  
 barasse aucunement de la quadrature du Cer-  
 cle

cle, par rapport à la rouë de son tour; elle ne lui est point nécessaire, il lui suffit qu'elle soit ronde & qu'elle tourne aisément sur son pivot: De plus, quoi qu'il puisse connoître la force des clous qu'on y emploie, la qualité du bois qui est la plus convenable, que pour la faire il se soit servi de la Scie, des Ciseaux ebauchoirs, de l'Equerre, de la Règle & du Compas, il n'y donne pas son attention; & il ne pense aucunement à la végétation, ni aux causes qui ont fait croître le bois, qui en ont formé les petits Canaux & les fibres creuses qui s'entrelacent les unes dans les autres, ni à la terre ni au sel & soufre impur dont le fer & les clous sont composés; & s'il vouloit pousser ses Réflexions sur les premières Causes & les premiers Elémens de ces Corps, il n'y connoitroit absolument rien.

Le grand Ouvrier de l'Univers qui a créé le Ciel & la Terre, qui a arrondi les Astres, les Etoiles & les Planètes en connoit le cours & les Matières dont ils sont composés jusques à leurs premiers Elémens; mais nos connoissances sur ces merveilles ont été fort bornées dès les premiers âges du Monde, elles n'ont pas même accompagné celles du bien & du mal. Ce n'est qu'à force d'Observations depuis une infinité de Siècles que l'on en a aquis quelques

ques unes, que l'on a pû pénétrer la véritable cause de la variété des Saisons, des Eclipses &c. car jusques au milieu du Siècle passé, leur apparition causoit des alarmes, aussi bien que celle des Comètes. De ces connoissances sont venuës celles des Systèmes du Monde des plus anciens Philosophes, suivies & renouvelées de nos jours. Mais ces Connoissances ne nous sont parvenues que par des recherches qu'on peut dire faites à tâtons & dans des Nuages tort épais. Or peut on critiquer qu'un Philosophe ait étudié le genie de la Nature, qu'il l'ait mis en evidence par principes, & qu'il ait aquis des lumières sur la structure de l'Univers, come celles que le Pôtier de terre peut avoir sur son tour ? Ce Philosophe a tiré de la pesanteur, de la dureté, de la résistance des solides & des fluides, des forces & des véritables règles des mouvemens, le Mécanisme de la Nature ; il est tombé dans l'arrangement des Corps célestes à peu près telle qu'on l'a conjecturé par les Observations ; n'en résulte-t'il pas une double preuve, que les Démonstrations sont justes & que le Système qu'il adopte est vérifié ; en un mot, que l'expérience sur cette matière est conforme à la Raison ?

Il y a une grande différence, entre ne rien savoir du tout, & entre ne rien savoir  
que

que par des Observations ; entre ne rien savoir que par des Systèmes , ou vouloir entrer dans les Conseils de Dieu , & ne rien ignorer. Il y a un juste milieu On peut savoir quelque chose par les Systèmes, par les Observations , & par les deux ensemble. On voit par expérience que de deux Prez qui se touchent l'un est plus herbeux que l'autre ; dira-t'on sans autre reflexion, que cela arrive par la volonté de Dieu ? Cela est vrai. Mais il est permis aussi d'en rechercher la Cause physique & de dire, que c'est, parce qu'il est plus bas & plus humide , qu'on a eü soin de l'arroser & de le couvrir d'engrais. Si on dit cela , fera ce separer l'Action du Créateur de son Ouvrage ? La séparera t'on cette Action, si en examinant nôtre Comète , on tâche de conoître son orbite , la nature de la ligne qu'on l'a vü suivre , par des réductions géométriques qui nous aprènent sa génération & la régularité de ses mouvemens ? Il n'y a pas d'apparence. Sera-ce une spirale qui soit née dans l'Orbe de Saturne & qui s'élève au dessus ? Cela a été ainsi imaginé par le Bourguemaitre *Hevelius* , mais en voici l'inconvénient. Cet Astronome , quoi que très fameux , devoit établir sa convenance avec la nature de tout l'Univers & le Système du Monde avec les Règles du mouvement ;

il auroit dû indiquer ce qui est capable de conserver le corps de la Comete dans son mouvement, lors qu'il est détaché de l'Atmosphère de la Planète; & enfin si l'exemple qu'il rapporte d'une Chaloupe, pour éclaircir le mouvement parabolique de la Comète, est bien appliqué. C'est ici où le Calcul Géométrique est nécessaire. Quoi qu'il en soit, toujours sera-t il vrai que quelques uns de ceux qui placent les Comètes come des Planètes, les placent au dessus de Saturne, & qu'elles sont dans le Tourbillon du Soleil.

Mais cette position est elle bien juste? La nôtre si j'ajoute foi a mes yeux n'étoit pas si éloignée. J'abandonne au reste cette curiosité a ceux qui ont fait assés d'Observations & en divers Païs, pour en établir la véritable Théorie. Mais je dirai, que quoi que plus petite que celle qui parût en 1680. elle avoit ceci de comun, que sa queue paroissoit courbe, & declinoit dans son bout vers *le Nord-Nord Est*, où les Régions boréales; au lieu que celle de l'an 1577. suivant les Observations de *Tycho-Brabé* declinoit du côté des Régions Australes & Méridionales. Ce qui a doné lieu de croire que ce Phénomène de la queue ne vient point de la *réfraction* des Cieux, de la brisure  
du

du Raïon de lumière, du passage d'un milieu dans un autre qui est plus diaphane ou moins transparent, come un bâton qui paroît rompu dans l'eau ; mais de la réflexion arrivée par le mouvement de la tête de la Comète, de la même manière que la fumée monte perpendiculairement, si le brasier ou les matières combustibles sont en repos & restent dans la même place ; au lieu que cette fumée devient oblique & monte de biais, si le corps du feu est mû d'un côté ou d'autre. Il y a plus de difficulté à conoître parfaitement l'Orbite de la Comète ou la ligne courbe qu'elle fait par son mouvement. Quelques uns ont crû que c'étoit une Spirale, come on l'a déjà dit, ligne qui monte autour d'un Cône, en s'approchant de son centre. Mais ne pourroit-on pas dire avec autant d'apparence qu'elle formoit une *Elice*, ligne en forme de Vis faite autour d'un Cilindre toujours également distant de son axe ; laquelle s'étant développée se trouve vers les Régions boréales ou elle est vüe présentement par les Peuples Septentrionaux & Asiatiques. Elle pourroit être encore un Satellite de la Terre, si comme un autre Ptolomée vous la places, *Monsieur*, au centre du Monde. Cette Conjecture est aussi solvable que l'autre. En matières pareilles, il est permis à chacun d'en faire, si on ne s'explique pas d'abord d'une manière bien

bien positive, aussi ne faut-il pas ajouter foi à tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. *In rebus tam arduis & a communi sensu remotis nec temere quicquam affirmare nec leviter cuiquam assentiri velim.*

Ces sortes de licences ne sont pas criminelles, on en a bien pardonné d'autres. Je ne dis pas, suivant de fameux Auteurs, que la Terre aiant passé au travers de la queue d'une Comète, le Déluge en étoit arrivé, & que c'est la Comète que l'on vit en 1680. A la bonne heure qu'on dise sur ce sujet que cela n'est pas contraire à la Raison, & que cela auroit pu arriver. Cela est vrai quant au fait, mais non pas quant aux circonstances: La Terre en auroit été brûlée ou bien bouillié; Noé & la Famille n'auroient pas eu besoin de sudorifique, la Poix, le Bitume & le Gauderon n'auroient pas tenu contre la chaleur de l'eau ou du feu. D'un autre côté Noé auroit eu beau se fermer dans son Arche, la grande humidité, les Vapeurs & l'Air infecté des autres matières de la queue l'auroient étouffé bien certainement.

Je ne dis pas encore que la Mer aiant ses Monstres, l'Air a aussi les siens; que ce sont les Comètes engendrées de l'excrément de l'Air, par une faculté animale.

Je ne dis pas encore que notre Comète

est faite d'une matière céleste sulphurée & nitreuse, condensée par la chaleur des Astres, que s'élevant avec véhémence elle est emportée dans une ligne, à peu près droite, come celle d'une fusée.

Je ne dis pas encore que c'est un Esprit ou un Génie très distingué, mis au rang des plus illustres, pendant plusieurs Siècles, qui par la nécessité des choses créées est parvenu à une mort glorieuse; que cette mort méritant le triomphe, il est rapellé au Firmament pour y être mis au rang des Etoiles les plus brillantes.

Quoi qu'il en soit, la Philosphie expérimentale & la sistématique doivent se réunir pour s'entr'aider mutuellement dans le cas qui se présente. N'est il pas vrai que si l'on trouve que l'Orbite de nôtre Comète est une Courbe d'un genre simple ou le plus élevé, que c'est une *Ellypse*, (ou une espèce de parabole) ligne oblongue, courbe, continuée & régulière, dont l'une des extrémités a le Soleil pour foyer, & dont l'autre conséquemment est fort éloignée; que l'on en puisse former une *Théorie* soutenüe, tant par les Observations présentes que futures; que l'on en puisse prédire le retour come des autres Planètes, avec cette différence que ce ne sera qu'après une longue suite d'Années:

N'est-

N'est-il pas vrai, dis-je, que ce sera là un Chef d'œuvre qui fera éternellement l'Eloge de son Auteur ?

Les enseignemens que nous recevons de la sage œconomie des Cieux, de la contemplation de l'Univers, viennent des choses extraordinaires qui nous environent de toutes parts. La Terre nous parle, elle nous fait voir sa Superficie, ses Mers, ses Régions, leur profondeur & leur étendue, les Créatures vivantes, qui y sont placées, les Végétaux, les Minéraux, & tout ce qui est dans ses entrailles. Mais tout cela n'est qu'un point.

Les Planètes, ces Masses éternelles, ces Etoiles fixes, dont l'éloignement est inconnu, nous parlent. Mais tout leur assemblage n'est encore qu'un point.

Les Cieux & tout ce qui est au delà & au dessus des Astres, ces Etendues immenses, dont nous n'avons conséquemment aucune connoissance, ni de leur véritable nature, ni de leurs bornes, nous parlent encore. Mais tout cela n'est encore qu'un point.

Non seulement la Création, la structure, l'existence de tous ces Mondes ; mais l'Ordre, la divine Oeconomie qui dirigent leurs mouvemens, qui les conservent, nous parlent encore avec la plus sublime Elo-

quence. La plûpart, à la vérité, suivent la même route d'Orient en Occident ; mais il y en a cependant qui se meuvent en d'autres sens, dans d'autres directions, & de telle manière que s'ils venoient à s'approcher & à se rencontrer, on n'auroit jamais rien vû de plus épouvantable : Les Campagnes, les Montagnes, les Rochers, les Habitans seroient brisés, écrasés & moulus, & tout ce vaste Corps pourroit-êtré mis en pièces. Quelle éfroïable & inconcevable Catastrophe ! Mais la Sagesse éternelle y a pourvû ; Elle en a déterminé le cours & les bornes ; le Soleil reste dans le Zodiaque & les autres Astres dans leur Orbite ; chacun respecte les limites qui lui ont été assignées.

Mais qui est l'Auteur de toutes ces merveilles ? C'est *celui qui est* ; c'est l'Infini sans limites & sans bornes ; c'est celui qui relativement à l'Home est *Dieu*, & qui relativement à lui même, à toutes ses Oeuvres, à ses Perfections, à sa Toute-Puissance, est **L'ÉTERNEL**.

Les merveilleux Ouvrages du Tout-Puissant sont présents à nos yeux, depuis environ cinq à six Mille Ans ; mais la grandeur des Corps, qui composent l'Univers, l'Etendue inconcevable dans

la

laquelle ils nagent si régulièrement, leur brillant, leur éclat, leur magnificence, n'ont-ils été faits que pour être contemplés pendant la durée des Siècles ? Mais ces Siècles mêmes ne sont encore qu'un point.

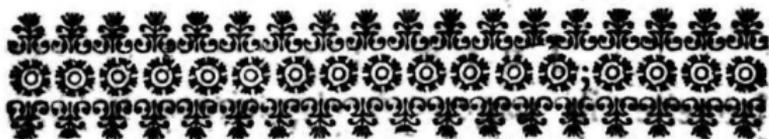
Les Ames belles & solides, qui contemplent & révèrent ces Objets extraordinaires, avec l'attention qu'ils méritent, ne trouveront-elles pas, dans cette contemplation même, des preuves convaincantes de leur immortalité glorieuse ?

Je suis &c.

NEUCHÂTEL

E. M.





# DIFICULTEZ

*Sur la Définition de l'Âme.*

**U**ne proposition vraie aux yeux de la droite Raison, peut devenir fausse par la Révélation : C'est une Thèse qui a été défendue par plusieurs Docteurs de la Comunion Romaine, & que quelques uns de nos Théologiens ont semblé favoriser. Mr. Baile en particulier l'a soutenüe de toutes ses forces, parce qu'en éfet elle conduit directement au Pirrhonisme, dont ce fameux Philosophe s'est montré Partisan dangereux. Je suis persuadé de la fausseté du Paradoxe proposé ; & pour en disconvenir, il faut n'avoir pas lû la réfutation qu'en ont faite Mrs. Leibnitz & la Placette ; le premier dès le commencement de sa *Théodicée* ; & le second dans son *Traité de la Foi Divine*, Tome II. pag. 87. Aussi ne suis-je pas assés téméraire pour entreprendre de relever un Edifice ruiné de fond en comble ; je vais seulement proposer une *dificulté*, que je n'ai pû résoudre à moi même : Si quelcun étoit assés obligeant pour la réfuter, je lui fais remarquer qu'outre le service qu'il me rendroit,

il ne pourroit le faire qu'en répandant de salutaires Lumières sur une Matière d'ailleurs très importante.

On a été de tout tems fort embarrassé à définir l'Âme humaine : Cependant les Modernes, qui sans contredit ont perfectionné l'Art de définir, admettent généralement cette notion, *L'Âme humaine est un Etre simple, doté d'un Entendement & d'une Volonté*; quelques uns ajoutent, *& uni à un Corps organique*. Mais d'abord, il me paroît évident que ces derniers se trompent : Car, de l'aveu de tous les Logiciens, il ne doit rien entrer dans une définition qui puisse être séparé du défini ; Or qui ne voit que l'union de l'Âme avec un Corps organique est enlevée par la mort ? On auroit inutilement recours au *Véhicule* de Platon, que le célèbre Leibnitz a renouvelé : Car ce *Véhicule*, ou cette portion de matière différente du Corps humain organique, & actuellement unie avec l'Âme, est visiblement une supposition si gratuite qu'on n'en peut prouver l'existence par quoi que ce soit. On peut même la renverser par cet Argument ; c'est que, posée la réalité de ce Véhicule, l'Âme humaine seroit actuellement unie avec deux Substances matérielles ; ce qui très sûrement est faux, pour plusieurs raisons, que la crainte d'être trop long ne me permet pas d'exposer à présent.

Ceci sert en même tems à réfuter la définition que Mr. *Wolf* a doné de l'Âme humaine\* : *L'Âme humaine*, dit ce grand Philosophe, *est un Être simple, qui se représente l'Univers, en raison de la situation de son Corps organique dans l'Univers* : Selon cette définition, posés la corruption du Corps organique, vous posés en même tems, que l'Âme est dépouillée de sa faculté, ou si mieux aimés, de sa force représentative de l'Univers : Ce que Mr. *Wolf* lui même ne peut admettre, parce qu'il est évidemment contraire à la Notion de l'Immortalité de l'Âme, qu'il a développé avec tant de succès.

Mais retournons à la définition d'abord proposée. *L'Âme humaine est un Être simple doüé d'Entendement & de Volonté* : Cette notion revient au fond à la *Substance pensante* du grand *Descartes*, & si elle en difère, c'est uniquement en ce qu'elle est plus distincte : J'ai dessein de l'emploier à colorer cette Thèse ; *Ce que le Philosophe doit admettre, le Théologien doit le rejeter*. Je dis donc, que par le secours de la Révélation, on peut prononcer que la définition en question n'est pas complète.

Il est notoire que toute définition doit distinguer nettement son défini de tout autre objet qui n'est pas compris sous la même

\* Ratio prælectionum Wolf; in Philosophia pag. 149.

me Catégorie. Or c'est là que nôtre définition ne fait pas. Elle ne distingue pas l'Ame humaine des Anges & des Démons, & en général des Intelligences supérieures dont la Révélation nous manifeste l'existence, & quelques attributs, du nombre desquels personne, que je sache, ne s'est encore avisé de retrancher l'Entendement & la Volonté, & par conséquent la simplicité.

J'ai déjà fait voir que c'est pécher contre toutes les Loix de la définition, que de faire entrer dans la notion de l'Ame humaine *son union avec un Corps organique*; cependant si quelqu'un prétendoit que cette union compléterait la définition, je veux bien la lui acorder; je lui ferai seulement remarquer qu'il ne gagne rien avec cette Union; car si les Anges & les Démons étoient unis à des Corps organiques, il est évident qu'il n'éviteroit pas le défaut que je reproche à sa définition. Or, s'il n'est pas certain que les Intelligences supérieures sont unies à une certaine portion de Matière, la chose est au moins très probable: Car ôtés cette union, il faut nécessairement recourir aux Miracles pour donner raison de toutes les apparitions des Anges & des ravages des Démons que la Révélation ateste; mais il est démontré & reconnu, qu'il ne faut supposer des Miracles, sur tout des Miracles nombreux, que lors qu'un effet donné n'a pu

pû évidemment être exécuté par des moïens naturels ; Or dans le cas dont il s'agit , je veux dire , les aparitions & les opérations des Anges & des Démons , chacun voit , que sans recourir aux Miracles , on peut en assigner les raisons naturelles , dès qu'on suppose les Anges & les Démons naturellement unis à une certaine portion de Matière. ( Si par hazard ceci étoit contesté , je le prouverai d'avantage , dès que j'aurai vû les Objections. )

Mais je vais plus loin ; je veux acorder à qui voudra , que les Corps sous lesquels les Anges se sont manifestés aux Homes , & ceux par le moïen desquels les Démons faisoient tant de ravages du tems de N. S. , & peut être avant & après lui , j'acorderai que tous ces Corps étoient miraculeux , c. à d. une production immédiate , successive & surnaturelle de la Puissance de Dieu. Avec cette étrange Hypothèse , que gagnera t'on ? On ne peut pas nier les Aparitions des Anges sous des Corps organiques , pendant au moins le tems de l'Aparition ; les Anges étoient donc unis à ces Corps organiques ; c'est même en conséquence de cette union , qu'ils ont mangé , bù , marché , & aperçû les objets qui les environoient ; tout cela est aussi certain qu'est certaine la Révélation qui l'ateste. Mais cela posé , il est

est évident qu'on ne gagne rien, en faisant entrer dans la définition de l'Ame humaine son union avec un Corps organique; car pendant les momens au moins que dureroient les Aparitions Angéliques, ces Anges étoient des *Etres simples doués d'un Entendement & d'une Volonté, ( & unis à un Corps organique )*; Les voilà donc rangés dans la Classe des Hommes; conséquence qui réfute la définition qui en est le principe; car il est constant, que toute définition qui cesse *pour un moment seulement*, de distinguer son défini de tout autre objet, ne mérite plus le nom de *définition*, & n'est tout au plus qu'une *description*.

Ceci me conduit à une réflexion, que je pourrai établir une autre fois, c'est que l'Homme ne s'est pas encore défini lui-même: Mais sans m'arrêter là dessus, je viens à une première conclusion, & j'affirme que la définition que j'ai examinée, de quelque côté qu'on la tourne, n'est nullement complète. J'ai donc prouvé que, posée la Révélation, on donne une notion très défectueuse de l'Ame humaine, lors qu'on la définit, *Un Etre simple doué d'un Entendement & d'une Volonté, ( & uni à un Corps organique )*

Pour ramener tout ceci à mon but, que je n'ai nullement perdu de vue, je dois  
prou-

prouver que, la Révélation ôtée, la définition que j'ai réfutée par son secours, est en effet légitime, & peut subir toutes les épreuves de la Logique. Si je puis exécuter cette seconde partie de mon raisonnement, j'aurai prouvé la Thèse que j'ai mise à la tête de ces Réflexions, j'aurai prouvé le conflict du Philosophe & du Théologien. Je suis persuadé que dans le fond je ne réüffirai pas; l'éternité & l'immutabilité des Essences que l'Ontologie démontre, la Psychologie même, & les notions de quelques unes des Perfections Divines, ne me permettent pas de douter que la Conclusion que je tirerai ne soit illusoire. Cependant j'avouë que je n'aperçois pas dans quelle des prémisses de mon raisonnement l'erreur s'est glissée, & je prie instamment ceux qui ont des yeux plus pénétrants que les miens de vouloir bien m'éclairer.

Mais pour venir au fait, je répète la définition de l'Ame Humaine: Elle est *un Etre simple doué d'un Entendement & d'une Volonté*, & je dis que cette notion est très complète, pourvû qu'on ne l'examine que par les lumières de la Raison. Pour le prouver, je ne m'arrêterai pas à démontrer la simplicité de l'Ame humaine, son Entendement & sa Volonté; Ces deux derniers

niers Atributs font incontestables par l'ex-  
périence , & aucun Matérialiste ne les a  
contesté; le premier a été solidement dé-  
montré par d'autres, & d'ailleurs, l'exa-  
men que j'en pourrois faire ne conduit  
proprement pas à mon but. Il s'agit seule-  
ment de faire voir, que, posés la Simpli-  
cité, l'Entendement & la Volonté de l'A-  
me humaine, ces Caractères suffisent pour  
distinguer toujourns l'Ame humaine de tout  
ce qui n'est pas Ame humaine.

On démontre qu'il n'y a, & qu'il ne  
peut y avoir que deux sortes d'Etres, 1.  
des Etres simples, & 2. des Etres com-  
posés. Si l'Ame humaine est un Etre sim-  
ple, elle est par là même distinguée de  
tous les Etres composés. Voilà donc d'a-  
bord l'Ame humaine nettement séparée de  
la 1. Classe des Etres. La 2<sup>me</sup>. Classe ad-  
met sous elle plusieurs espèces inférieures,  
& la Raison doit les réduire toutes aux qua-  
tre *Monades de Leibnitz*; 1<sup>o</sup>. les Elémens  
des Corps composés. 2<sup>o</sup>. l'Ame des Bru-  
tes. 3<sup>o</sup>. l'Ame humaine; 4<sup>o</sup>. Et enfin  
DIEU.

1<sup>o</sup>. Si l'Ame humaine est douée d'un En-  
tendement & d'une Volonté, elle est par  
là même distinguée des Elémens, qui se-  
lon Mr. de Leibnitz même, n'ont que des  
perceptions obscures.

2. Si

2°. Si l'Âme humaine est douée d'un Entendement & d'une Volonté, elle est encore distinguée de l'Âme des Brutes, qui sont destituées de l'un & de l'autre, quoiqu'elles aient des Perceptions obscures & confuses & qu'elles soyent douées de l'appétit sensitif. Lors qu'on démontre dans la Psychologie, cette différence de l'Âme humaine & de l'Âme des Brutes, on a soin de définir l'Entendement, *la faculté d'opérer (ou de recevoir) des Idées distinctes*; & la Volonté, *Une Inclination de l'Âme vers un bien distinctement connu*. De l'Entendement ainsi défini, on fait découler le *raisonnement*, & avec quelques autres principes, on démontre que l'Âme des Brutes ne peut s'élever ni à l'Entendement, ni au Raisonnement, ni par conséquent à la Volonté, qui dépend de ceux-là, comme l'effet dépend de sa cause. Voilà donc l'Âme humaine, telle que nôtre définition la représente, hors du danger d'être confondue avec les Elémens & avec les Âmes des Brutes.

3°. J'avoué qu'à la première vue, nôtre définition ne distingue pas l'Âme humaine de la 4<sup>me</sup>. Monade, de la Monade par excellence, DIEU; parce qu'en effet, entre les perfections de l'Etre suprême, il n'y en a point que la Théologie Naturelle démontre mieux que son Entendement & sa Volonté.

Je pourrois répondre à l'Objection, que l'attribut *spécifique* (s'il est permis d'employer cette expression, impropre dans ce cas unique) l'attribut qui caractérise la Suprême Monade, & qui la distingue des Monades inférieures, n'est ni l'Entendement ni une Volonté; pris dans le sens que j'ai appliqué à l'Ame humaine: C'est proprement, *l'existence nécessaire*, qui constitue l'Essence de DIEU; ou si l'on aime mieux considérer cette Essence dans l'*Entendement Divin*, on la trouvera précisément dans l'*Illimitation* de cet Entendement, & nullement dans l'Entendement lui même, qui dans sa définition générique, n'est autre chose qu'*Une faculté de concevoir distinctement différens possibles*. L'*Entendement Divin* est toute autre chose, par cela même qu'il constitue l'*Essence Divine*: C'est *une représentation*, ou *une Idée simultanée & adéquate, illimitée & éternelle de tous les Possibles*.

Mais si nonobstant ces éclaircissemens, on s'obstine à soutenir qu'en définissant l'Ame humaine, *Un Etre simple doué d'un Entendement & d'une Volonté*, je ne la distingue pas de l'Etre Suprême, j'accorderai tout, & je consentirai volontiers à insérer dans ma définition quelque marque caractéristique qui tranche vivement entre le Créateur & la Créature; qu'on dise donc, L'Ame humaine est un *Etre simple créé, doué &c*; ou si

si l'on aime mieux, l'Ame humaine est un *Etre simple doué d'un Entendement & d'une Volonté limités*. Je ne suis pas difficile là dessus, parce qu'il est évident que cette addition n'ôte rien à la force de mon raisonnement ; & quoique j'aie avoué plus haut qu'il est sophistique, on se tromperoit fort, si on s'imagineroit de trouver ici l'erreur.

Mais, me dira-t-on, ce n'est pas tout : Pour nous convaincre que la définition donnée est complète, il faut prouver qu'elle distingue son défini de cette foule d'Intelligences supérieures qui, come l'Ame humaine, sont des *Etres simples doués d'Entendement & de Volonté*, & même unis à des *Corps organiques* ; Mais vous avés fait voir ci dessus qu'elle ne distingue nullement ce qu'elle devroit distinguer, & c'est par là que vous l'avés réfutée : Qu'avés vous donc gagné jusqu'à présent ? Oui, Monsieur, ( car je vous prie en même tems de vouloir bien vous déclarer *Correcteur* de toute la Pièce ) l'Objection seroit valable si elle ne suposoit pas ce qui est en question : Je tâche de prouver qu'une définition que la Raison abandonnée a elle même doit regarder come complète, & par là même come certaine, devient fausse par la Révélation : Il faut donc oublier à présent cette Révélation dont j'ai fait usage plus haut, & consulter la Raison seule.

Or si ma définition distingue son défini de tous les autres Etres que la Raison connoit, il est évident, que la Raison doit admettre cette définition come légitime, puisque d'ailleurs elle a tous les Caractères que la Logique exige. J'ai réduit aux 4. Monades de *Leibnitz*, tous les Etres simples que les forces de la Raison peuvent découvrir; j'ai fait voir en détail que ma définition n'introduit aucune confusion entre ces différentes Substances, & il ne me reste plus qu'à résoudre une Objection d'où paroît dépendre la décision de toute ma difficulté: On me dira que la Raison n'ignore pas l'existence des Intelligences supérieures: On m'alléguera pour Preuve la connoissance que tous les Payens en ont eu, on ajoutera même un raisonnement, & de conséquence en conséquence, on conclura, que le Conflict que j'ai crû apercevoir entre la Raison & la Foi n'est nullement réel; que tout au plus j'ai réfuté solidement la définition que je fais valoir pour établir ce Conflict.

Je n'ignore pas que pour rendre raison de la notion que les Payens ont eu sur les Intelligences supérieures, on les a souvent fait raisonner; on a vû que de la *Gradation des Etres* qu'on remarque dans la Nature, ils ont pû conclure à l'existence d'Etres Supérieurs à l'Homme même, & qui s'élevan

par degrés les uns aux autres remplissent l'intervalle immense qui sépare l'Homme de son Créateur : Le raisonnement est subtil & je doute fort que tous ceux à qui on le prête en ayant été capables ; Mais ce qu'il y a de plus fâcheux c'est que ce raisonnement tout subtil qu'il est *ne vaut rien* ; l'expression est un peu crüe, mais très bien appliquée, & si quelqu'un de ceux que je prie de me refuser, entreprenoit de raisonner dans ce goût, je lui promets bien qu'il y perdrait sa peine. En effet, on prétend remplir par les Intelligences supérieures la distance qu'il y a de l'Homme à l'Être suprême ; mais on se trompe si fort qu'on ne gagne pas un Pouce de terrain ; car depuis la plus éminente des Créatures, jusqu'au Créateur, il n'y a pas un moindre abîme que celui qui subsiste depuis l'Homme jusqu'à ce même Créateur ; il est impossible de rapprocher d'une seule ligne les bornes qui séparent l'Être Infini de l'Être fini, & l'entreprise des Géans escaladans le Ciel me paroît mieux fondée que l'entreprise de celui qui entreprendroit de combler cet abîme.

Mais il n'est pas encore tems de développer toute la foiblesse de l'Argument ; je dois attendre qu'on en fasse usage en effet : Alors je serai valoir contre lui la Théologie même des Païens, & j'espère de prouver fortement que tout ce qu'elle enseignoit sur les Intelligences

gences supérieures dépendoit uniquement de la Tradition.

Je me bornerai aujourd'hui à affirmer que *la droite Raison abandonnée à ses forces n'a pas le moindre soupçon des Monades plus éminentes que l'Âme humaine* ; de cette Proposition que je pose comme certaine, je conclus que *la droite Raison ne peut faire valoir leur existence contre la définition que j'ai donnée de la Monade humaine* ; Et le précis de ce que j'ai dit sur cette définition ; C'est, *qu'un Philosophe doit l'admettre comme légitime & par conséquent comme certaine* ; Au lieu *qu'un Théologien doit la rejeter comme incomplète* ; & c'est ce Conflict du Philosophe & du Théologien qui constitue le nœud que je n'ai pu encore dénouer, pas même trancher : Je le soumets à l'examen des Savans Lecteurs du Journal Helvétique ; je dois respecter les bornes prescrites aux Pièces que les Editeurs veulent bien y insérer, & c'est ce qui m'empêche de donner à ce que je viens de proposer tout le jour qu'il pourroit recevoir.

BERNE le 25. JUIN 1744.

B. D.



# NOUVELLES LITÉRAIRES

GENÈVE.

**L**E 25. Mai, il y eut dans la Cathédrale de cette Ville, une Assemblée nombreuse & choisie, pour assister aux Promotions. Après la distribution des Prix aux Ecoliers, qui se fit par M. le Premier SINDIC, Mr. CALENDRIEN prononça une très belle Harangue Rectorale: Elle roula sur la vraie & la fausse gloire, & sur l'usage qu'on peut tirer, pour le Bien public, d'un atguillon come celui de la gloire.

Le Fils de Mr. le Professeur LULLIN, qui sort cette Année du Collège, récita agréablement un Discours sur la jolie invention des Marionettes, au nombre desquelles il ne fit pas difficulté de ranger bien des Gens, qui sont les Singes des Modes & des Sentimens d'autrui, & il s'y rangea lui même, come étant, dans cette occasion, ce que *Horace* appelle, *Nervis alienis mobile lignum*.

La Question qui fut proposée à Mr. PICTET, Professeur en Droit, consistoit à savoir; Si le Célibat est un état licite, & quelles

quelles sont les précautions qu'ont pris les Législateurs pour engager les Citoyens au Mariage? Ce Savant Jurisconsulte, sans prétendre que l'obligation de se marier soit absolue pour chaque personne, montra néanmoins combien sont frivoles les causes qui détournent bien des gens du Mariage, & ce que portoient particulièrement les Loix Romaines sur ce sujet. Il indiqua aussi divers moyens qu'on pourroit employer dans le même but, dont le principal seroit la diminution du Luxe &c. Cette Matière fut traitée avec toute la solidité & toutes les graces de l'Eloquence que l'on peut desirer.

Un Etudiant aiant demandé à Mr. CRAMER, Professeur en Philosophie & en Mathématiques, la raison de la différence qu'il y a eu cette Année entre les Catholiques & les Protestans, pour le Jour de la Pâque, & conséquemment pour celui de la Pentecôte; ce célèbre Professeur satisfit l'Assemblée, sur une Question qui venoit si à propos, par un très beau Discours, dans lequel il fit paroître son Erudition. Pour cet effet, il remonta à la manière dont la Pâque des Juifs fût réglée, & à ce qui fût statué au Concile de Nicée pour la Pâque Chrétienne. Il rapporta ensuite ce qui a été ordonné par le Pape Grégoire XIII; il fit conoitre l'erreur qu'il y a de suivre les  
Epâctes

Epactes come ce Pontife l'a voulu, & la raison qu'ont eu les Protestans d'Allemagne de décider qu'ils s'en tiendroient plutôt aux Tables Astronomiques, pour mieux suivre la règle du Concile de *Nicée* &c.

Mr. le Professeur MAURICE termina la Séance par la récapitulation en François de tout ce qui avoit été dit; & en Orateur Chrétien, il s'atacha sur tout à montrer que la Religion Chrétienne nous ouvre le chemin à la plus solide & à la plus haute gloire, en nous faisant rechercher l'approbation de Dieu & le plus grand bien de la Societé universelle des Homes.

## G O T T I N G U E.

**M**R. HALLER, Docteur en Médecine, Médecin du ROI de la *Grande-Bretagne*, Professeur d'Anatomie, de Botanique & de Chirurgie, à *Göttingen* &c. vient de publier la suite & la fin des *Leçons de Feu Mr. BOERHAAVE sur ses propres Institutions de Médecine*. Il a observé dans les Tomes cinquième & sixième, dont il est ici question, la même méthode qu'il a suivie dans les quatre précédens, & dont nous avons parlé dans nos Journaux de Septembre 1740. Octobre 1741. & Juin 1743. Le cinquième, qui fait la cloture de la *Physiologie*, s'étant trouvé extrêmement gros, a été divisé en deux parties, dont la première contient

451. pages, & la seconde 564. Le Célèbre Editeur y répond brièvement, dans l'Épître dédicatoire, à la Critique qu'un Savant, qu'il ne nomme point, a faite de quelques unes de ses Observations anatomiques. Le sixième & dernier Tome roule sur la *Pathologie*, la *Séméiotique*, l'*Hygiène* & la *Thérapeutique*, qui sont les quatre parties pratiques des Institutions de Médecine, & ne contient que les Leçons de Mr. BOERHAAVE, sans aucune Remarque de l'Editeur. On voit à la fin une Table de tout l'Ouvrage, & la Note des Editions des Auteurs qu'on y a cité: ce qui seul fait 144. pages. Le reste de ce Volume en contient 432. Ces excellens Commentaires, joints à ceux de Mr. VAN SWIETEN sur les *Aphorismes*, sont tout ce qu'il y a de plus propre pour consoler & dédomager les Amateurs de la Médecine de la perte qu'ils ont faite, par la mort de l'Illustre Professeur de *Leiden*.

On doit encore à M. HALLER des Observations nouvelles, publiées en forme de Thèses Académiques, sur les *Artères & Veines Bronchiales & Oesophagiennes*, in 40.

### N E U C H A T E L.

**L**A BIBLE, avec les Argumens & Réflexions de M. OSTREVALD qui s'imprime ici, va paroître incessamment. Le Public trouvera dans cette Edition, beaucoup au delà de ce qu'on lui avoit fait espérer, sur tout par rapport aux Corrections au Texte & aux Notes explicatives, qui répandent sur l'Écriture  
une

## 606 JOURNAL HELVETIQUE

une clarté & une lumière qui ne laisse rien à désirer. La comparaison que l'on pourra faire dans peu de cette Version avec les autres en fera connoître le prix infiniment mieux que tout ce que l'on en pourroit dire.

En explication du Privilège exclusif pour dix Années accordé aux Editeurs, LL. EE. DE BERNE, pour ce qui les concerne, viennent de défendre, pendant ce terme, à tous Libraires, Imprimeurs, Colporteurs &c. de ré-imprimer, contrefaire, vendre & débiter, dans les Terres & Pais de leur Domination, le Vieux ou le Nouveau Testament de la Version de Mr. OSTERVALLD, conjointement ou séparément, soit avec les Argumens, les Réflexions & les Notes, soit que les uns ou les autres fussent détachés; & en général, sans aucune exception, tout ce qui appartient à cet Ouvrage, & qui pourroit préjudicier aux Editeurs

\*\*\*\*\*

Le Mot de l'Enigme du Mois passé est l'OMBRE

## T A B L E.

<b>R</b> eflexions sur la Guerre.	505
Avantages de la Médiocrité.	528
Réflexions fugitives sur la Critique.	554
Ode sur les Impies.	561
Conjectures sur la Comète, qui a paru cette Année.	563
Difficultez sur la Définition de l'Ame.	588
Discours Académiques prononcés à Genève.	602
Léçons de Mr. Boerhave par M. Haller.	604
Avis concernant la Bible de Mr Ostervald.	605
Explication de l'Enigme de Mai	606